

Cherylin A. Nash

Lou Jazz

# STAR LIGHT

Principes renversés



HOMOROMANCE ÉDITIONS

# CHAPITRE 1

Skylan

Il fait nuit noire tout autour de nous, c'est à peine si j'aperçois Doug. Nous avons choisi un soir sans lune pour éviter les reflets. Heureusement, nous sommes équipés de la meilleure technologie de vision nocturne qu'on peut trouver dans notre nation. L'objectif est droit devant nous à une centaine de mètres à peine.

Nous sommes en effectif de cinq : Doug, Carl, Druzilla, Cyril et moi. J'ai posté mes gars de façon à obtenir le meilleur résultat possible. Carl et Dru sont placés en soutien, ce sont des tireurs de précision. Chacun d'eux utilise un fusil différent, mais le résultat est le même. Ils ne rateront pas leurs cibles. Les deux sergents sont à exactement sept cent cinquante mètres, ils ont une vue dégagée sur l'implantation ennemie. Carl, depuis son perchoir, a en ligne de mire les deux sentinelles sur les tours sud, tandis que Dru surveille les gardes des tours ouest. Ils ne les abattront que sur mon ordre, ordre que je ne donnerai qu'en dernier recours.

Avec moi, il y a Doug à ma droite et Cyril à ma gauche. Ils savent tous que cette mission est capitale. Il ne faut pas faire le moindre faux pas, la moindre erreur. Non seulement le Capitaine Pomona compte sur nous, mais toute notre nation aussi.

J'ai passé des heures et des heures à apprendre, à mémoriser la carte, l'emplacement de chaque bâtiment ainsi que le roulement des patrouilles. C'est une mission programmée dans les moindres détails et, comme me l'a confié le Capitaine, c'est une mission de la plus haute importance, celle qui va pouvoir faire basculer la guerre.

De ce que j'en sais, l'endroit est un complexe scientifique, qu'on nous a chargés de détruire, purement et simplement. Ne pas se faire repérer, disparaître dans la nuit et faire passer notre intervention pour un accident, telle est notre mission. Les chercheurs fabriqueraient une nouvelle arme bactériologique hautement toxique et auraient pour objectif de la lâcher en

pleine capitale. C'est inacceptable, il y a plus de deux millions d'habitants dans cette ville. Mes parents tiennent leur boutique dans une petite ville du nom de Milford pas loin de là, et d'après l'estimation de nos scientifiques, plus d'un tiers du pays serait touché par cette toxine si elle venait à être diffusée.

Nous avons réussi à faire une brèche dans le grillage après avoir saboté tout le système d'alarme. Ils ne se sont rendu compte de rien. Pour l'instant, tout se passe comme prévu. Je fais un signe aux gars pour leur indiquer l'ordre de passage. D'abord Doug, Cyril et moi pour finir. Ils acquiescent d'un mouvement de tête, et Doug passe par la brèche. Nous rampons sur le sol comme on nous l'a appris à l'école, à l'affût de tous mouvements ou bruits suspects.

L'herbe est humide sous mes bras, le vent de l'automne souffle autour de nous. Pas un bruit, tout est calme, et dans quelques minutes, ce sera le feu d'artifice. Mais pas de précipitation, il nous reste encore cinquante mètres avant de coller la bombe. Doug, devant moi, s'arrête, il me fait signe de regarder à gauche. Mon regard se porte donc dans la direction indiquée. Là, il y a une jeune femme avec un enfant en bas âge. Que font-ils là ? D'après les renseignements de nos supérieurs, il ne devrait y avoir que des soldats et des scientifiques. J'attrape mon interface et envoie un message, par des ondes sonores inaudibles, pour le commandement.

Quelques secondes plus tard, la réponse se fait entendre dans mon casque : pas de changement, suivre le plan conformément à la mission initiale. Je fais signe à Doug de continuer, il hoche la tête, et nous reprenons notre lente progression. Nous nous arrêtons à cinq mètres de l'objectif, cette fois, je fais signe à Cyril de poser la bombe. Il rampe devant nous tandis que nous surveillons ses arrières.

Il colle la bombe, l'arme, actionne le détonateur et la minuterie, puis il me fait signe que tout est OK. J'acquiesce, et nous repartons vers la brèche. Nous avons dix minutes pour nous mettre à l'abri et confirmer que l'objectif est bien hors service.

Nous sommes maintenant hors de danger, nous avons rejoint l'autre partie du groupe, le décompte se fait dans ma tête. Je jette un dernier regard là où

se trouvait la jeune femme, mais il n'y a plus aucun signe d'elle ou de l'enfant.

Cinq... Tout est silencieux autour de nous.

Quatre... Je peux encore sentir cette faible brise sur mes vêtements.

Trois... C'est étrange comme la nuit est calme, c'est comme si la nature était endormie.

Deux... Je me prépare à ressentir le choc de l'explosion, mon corps se crispe d'anticipation.

Un...

Une violente explosion se produit devant nous, des cris et des hurlements de panique nous parviennent très clairement, des ordres, puis une sirène se mettent à retentir. Des flammes envahissent la base ennemie, des soldats et d'autres personnes courent dans tous les sens pour sauver ce qui peut l'être. Je peux apercevoir des corps en feu telles des torches humaines et entendre leurs rugissements de douleur.

Je me réveille en sursaut après avoir revécu cette mission. Des perles de sueur coulent sur mon visage, les hurlements de terreur résonnent encore dans ma tête. J'allume ma lampe de chevet et jette un coup d'œil à mon réveil. Quatre heures trente. Je passe une main sur mon visage pour m'éclaircir les idées, puis me lève de mon lit réglementaire pour une personne. En tant que Lieutenant, j'ai droit à une chambre de vingt mètres carrés avec tout ce dont un simple militaire a besoin, une kitchenette, une salle de bain, un bureau, un espace de rangement, une table qui me sert à manger et à repasser mes uniformes. Une table multifonction en somme. Je n'ai que quelques pas à faire pour me retrouver dans la salle de bain. J'actionne l'interrupteur et aussitôt la lumière blanche m'éblouit. Je jette un coup d'œil dans la glace, mes cheveux ont repoussé depuis la dernière fois, il faut que je pense à aller chez le coiffeur. D'un geste las, je les attache et ouvre le robinet de ma douche. Je laisse un instant à l'eau pour qu'elle soit à la température idéale. J'enlève mon short et mon débardeur noir, les lance négligemment dans le panier à linge sale, puis attrape une serviette propre, rêche d'avoir été trop lavée, et l'accroche juste à côté de la douche. La

vapeur de l'eau chaude gagne peu à peu la pièce, signe qu'elle est à bonne température. Sans perdre de temps, je pénètre sous le jet et me laisse gagner par la plénitude bienfaitrice que me procure le liquide brûlant sur ma peau.

Mes yeux se ferment pour profiter pleinement de l'instant, mais aussitôt les visages de la jeune femme et de l'enfant viennent me hanter. J'ouvre les yeux, me saisis du savon, du shampoing et me lave.

Après un temps plus que nécessaire sous l'eau chaude, je tourne les robinets, sors de la douche et me sèche vigoureusement avant de m'enrouler dans la serviette blanche. Je laisse derrière moi la chaleur moite de la salle de bain et me dirige vers l'armoire. Après avoir sorti mon uniforme d'apparat, je dispose le tout sur la table et jette un coup d'œil à la pendule du salon. Cinq heures et quart. J'enfile des sous-vêtements, me dirige vers le bureau et m'assois sur la chaise disposée juste devant. J'attrape le nécessaire à écrire, il est temps de répondre à Papa et Maman. Je pourrais aussi leur envoyer un courrier électronique, mais mes parents se la jouent vieille école.

*Bonjour vous deux,*

*Comment allez-vous depuis la dernière fois ? Je sais que mes courriers se font rares ces derniers temps, c'est seulement que je n'ai pas une minute à moi. Je vais très bien, ne vous en faites pas. Comment ça va à la boutique ?*

*Comment s'est passée la cérémonie des Derichebourg ? Vous avez réussi à avoir ces fameuses fleurs qui font le succès de votre boutique à temps ?*

*À la base, tout va bien, nous ne savons pas encore quand nous allons être déployés, alors nous nous entraînonons encore et encore. Vous direz à la famille Moulin que Cyril va très bien, je sais que lui non plus n'a pas trop le temps de leur écrire. Vous leur transmettez mes amitiés quand vous les verrez à la fête annuelle du « Grand changement ».*

*Je ne sais pas encore quand je pourrai revenir à la maison, mais je pense fort à vous. Vous me manquez.*

*Bisous*

*Sky.*

Je plie soigneusement la lettre en trois et la glisse dans la dernière enveloppe qui traîne sur mon bureau, puis me lève et retourne dans la salle de bain pour me coiffer. Il est six heures trente, j'ai encore deux heures et demie à tuer avant la cérémonie. Je ferais mieux d'aller prendre mon petit-déjeuner au Mess puisque je n'ai pas encore eu le temps d'aller faire des courses. J'enfile un pantalon noir, attrape un t-shirt, lace mes chaussures, puis file vers le restaurant des sous-officiers.

Sur le chemin, je rencontre Dru qui doit, semble-t-il, rentrer d'une soirée bien arrosée. Elle ne me voit pas et file à pas de loup vers sa chambre. Arrivée à destination, je pénètre dans l'immense bâtisse d'un morne sans nom. La décoration est austère et les couleurs sont ternes, un mélange de gris bleu d'une autre époque. J'attrape un plateau et commence à le remplir de diverses denrées. Devant la cafetière, je me sers un généreux café, passe ma carte pour payer avant de relever la tête pour m'apercevoir que je ne suis pas la seule à m'être levée aux aurores. Doug est attablé à quelques pas de la sortie. J'attrape mon plateau et marche dans sa direction avant de m'asseoir à sa table sans y être invitée. Il tourne son visage vers moi et me sourit. Doug est mon meilleur ami et mon bras droit. Il est de taille moyenne et mesure un bon mètre soixante-dix. Il a trois millimètres de cheveux sur la tête, la taille réglementaire pour les hommes, ni plus ni moins. Il est assez baraqué, mais sans aucune exagération. Excellent meneur d'hommes, Doug va se marier dans quelques mois.

— Petite mine, me dit-il avec un sourire.

— Merci, trop aimable.

Nous reprenons notre repas sans plus un mot, c'est comme ça avec Doug. Pas besoin de parler pendant des heures. Ça m'arrange, je dois dire, parce que je ne suis pas spécialement douée pour parler.

— Alors, tu es prête pour la cérémonie ? me demande-t-il.

Je finis mon bout de pain et jette un coup d'œil circulaire à la salle avant de répondre. Puisqu'il n'y a personne, je ne mâche pas mes mots.

— Mouais... Recevoir une décoration pour avoir fait exploser une base secrète, c'est pas vraiment un exploit, si tu veux mon avis, dis-je faiblement.

Il ne dit rien, mais je peux voir dans ses yeux qu'il pense la même chose que moi.

\*\*\*

Nerys

— Ils les ont tués ! Abattus comme de vulgaires nuisibles. C'est pourtant nous qui leur offrons de quoi se nourrir, qui nourrissons leur planète entière, et à quoi en sommes-nous réduits ? La famine augmente chaque jour un peu plus, nous n'avons plus de quoi nous nourrir ! Ils sont en train de nous esclavager et ils n'ont aucune pitié !

— Peut-être que s'ils avaient demandé, plutôt que de tenter de voler dans les entrepôts, ils...

— Ils connaissent notre situation, Karl, et est-ce qu'ils font quelque chose pour nous aider ?

— Non...

— Non !

J'arrive près de l'assemblée qui s'est organisée dans l'auberge de tante Merya et me fraie un passage au plus près de Daez qui est debout sur une table. Tante Merya m'attire rapidement derrière le comptoir. Dans la petite ville, tout le monde est inquiet et se rend à l'auberge qui est le cœur de Trantum. Je lui demande :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— La milice a fusillé quinze hommes cette nuit, ils avaient tenté de prendre des récoltes pour nourrir le bidonville de Ravajum.

Je tourne la tête vers l'orateur.

— Nos enfants meurent, la cohabitation n'en est plus une, il est temps de récupérer ce qui nous appartient avant qu'il ne soit trop tard, poursuit Daez, qui est soutenu par une majorité d'hommes armés de fusils.

— On ne peut pas faire ça ! s'exclame une femme dans la foule.

— La milice n'est pas très nombreuse sur notre planète. Nous ne sommes qu'une « terre nourricière paisible », c'est ce que l'on dit de nous, n'est-ce pas ? Qu'arrivera-t-il si nous ne nous défendons pas maintenant ? Ils enverront plus d'hommes, plus de machines, et pendant qu'ils engraisseront, nous mourrons, tous ! Ils ne sont plus des nôtres !

— Je suis d'accord avec ça, avoue Merya tout bas.

Un air grave me barre le visage, Daez appelle le village à la révolte.

— Nous avons bâti la vie sur cette planète, il tient à nous de défendre notre havre de paix ! Regardez ce qu'il se passe depuis qu'ils sont ici, tous ces messages de politiciens avertis veulent nous faire croire que nous sommes libres, mais nous ne le sommes plus ! Ils nous tuent, nous qui les avons accueillis, qui travaillons dur et qui élevons nos enfants dans le pacifisme. Nos valeurs sont l'égalité, la liberté et un mode de vie sain où l'acceptation est au centre de tout. Nous refuserons de nous soumettre, de baisser la tête et de fermer les yeux. Cette terre est la nôtre ! Nos peuples sont à l'antipode l'un de l'autre, quel exemple montrons-nous à nos enfants si nous les laissons nous abattre sans nous défendre ?

— On ne va pas leur montrer le meurtre ! s'insurge-t-on tout bas.

— Nous ne voulons pas en arriver là, mais il faut aussi que nous défendions nos idées, et si cela doit passer par les armes, alors, nous le ferons ! Cette planète est la nôtre !

Des messes basses se diffusent de toute part, mais rapidement un effet de groupe saisit la majorité qui soutient Daez.

— Allons-y !

Sous l'engouement général, j'interviens :

— Vous ne pouvez pas y aller !

Les hautes et sombres silhouettes se retournent vers moi. Une trentaine d'hommes et de femmes attendent visiblement que je m'explique, ce que je fais sans tarder.

— Ils doivent être armés et ils doivent aussi s'attendre à une révolte, ce n'est pas prudent.

Maintenant que j'ai vingt et un ans, on ne me considère plus comme une gamine idiote, mais comme une adulte, et ma voix compte autant que celle des autres. Merya me retient par le bras pour m'arrêter. Je comprends sa peur, elle souhaite certainement me tenir à l'écart. Elle est ma seule famille, bien qu'elle ne soit pas vraiment ma tante non plus, d'ailleurs. J'ai été élevée par la Guilde des Marchands avant qu'elle ne me propose un toit et un travail à l'auberge. Pourquoi moi ? Ça, je ne le sais pas vraiment, la seule confiance qu'elle m'ait faite est que je ressemble à sa fille qui est partie tenir un commerce à Edum. Elle avançait aussi que je n'avais rien à faire avec Olek, le seul marchand qui aura toujours quelque chose dont vous avez besoin.

— Qu'est-ce que tu proposes, Nerys ?

— Je pense qu'il serait plus judicieux que vous y alliez avec un drapeau blanc et que vous vous excusiez avant de prétendre ramener les corps. Il faut tendre une embuscade, sinon vous n'aurez aucune chance, même s'ils sont moins nombreux. Vous avez vu la forteresse dans laquelle se trouvent les gardes ?

— Ça c'est une idée, accorde Daez, qui s'approche.

L'homme est plus grand que moi, il mesure un mètre quatre-vingt et porte un pantalon de fermier maintenu par deux bretelles sur son pull en laine de yack. Il n'a pas un mauvais fond, loin de là. Le pauvre ne s'est pas remis de la perte de sa quatrième épouse. Ses yeux bruns cernés et emplis d'une étincelle de colère me fixent.

— Tu serais prête à venir avec nous ? On se méfie toujours moins d'une femme, et tu sembles avoir le sens du dialogue. C'est toi, la petite de la

Guilde, hein ? Je ne me trompe pas ?

— Non, Monsieur, c'est bien moi.

— Nerys, intervient ma tante.

Je regarde la femme qui croule de fatigue et d'angoisse avant de lui adresser la parole.

— Je sais ce que tu vas dire, mais ma place est à leur côté, tante Merya. Tu sais pourquoi la Guilde des Marchands m'a recueillie ?

Elle fait non de la tête.

— Mes parents se sont sacrifiés pour que j'aie de quoi manger tout l'hiver. La milice était passée prendre la récolte d'Automne, c'était une année très mauvaise. Ils sont tombés malades au printemps suivant et en sont morts, dis-je d'une traite, assez bas pour que seuls elle et Daez puissent entendre mon histoire.

Merya me regarde d'un air grave et désolé.

— Je dois y aller, dis-je encore en la prenant dans mes bras.

Les remords m'envahissent déjà, je n'aurais pas dû inventer une chose pareille pour justifier mon choix, mais c'est sans doute ce qui permettra à Merya de comprendre et surtout d'accepter ma décision sans répliquer.

— Allons-y, annonce Daez en posant une main sur mon épaule.

Une charrette nous sert de moyen de transport, je tiens les rênes tandis que Daez et un autre paysan sont assis à l'arrière du véhicule. La base de la milice est à environ une heure de Trantum. Nous avons chargé le convoi de cercueils en bois où sont cachés les autres hommes armés.

Je n'arrive pas à croire ce à quoi je suis en train de participer, mais il était évident que cela finirait par arriver. La milice envoyée depuis la Terre tient notre planète pour une ressource agricole de premier choix. Évidemment, lorsque nos ancêtres sont arrivés, ils avaient des idées communes avec les Terriens. Pendant des années, nous nous sommes développés ici à l'aide de modiques moyens qui n'arrivaient que trop rarement à des résultats

efficaces. Puis, un jour, la planète neuf est entrée en guerre pour son indépendance. Depuis, la Terre place des milices sur chaque planète d'accueil pour veiller au bon fonctionnement du système. Ils ne le montrent pas sous cet angle. D'après les politiciens, il s'agit d'un échange de bons procédés, d'une entente entre les deux planètes, et d'après eux encore, les récoltes prélevées sont moindres, de façon à ne pas nuire au bon développement de la colonie. Voilà ce que nous sommes, une fourmilière au service de la Reine.

— Halte-là !

Les mots résonnent dans l'air. Ils sont envoyés depuis l'enceinte des murs avec un porte-voix. J'arrête les chevaux et sors mon drapeau blanc. Deux hommes munis de pistolets avec laser optique me mettent en joue. Tout à coup, j'arrête de respirer.

— Parle-leur, me dit Daez à voix basse.

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! Je suis accompagnée de deux pauvres hommes. Nous sommes venus chercher les corps, dis-je sur un ton éploré.

Les deux soldats avancent encore lorsque je fais semblant de pleurer. C'est quelque chose qui fonctionne très bien pour mendier ou vendre, cela dit, je n'ai jamais été dans ce genre de situation.

— Nous sommes venus chercher les corps, mon frère... Quelle idée... Je vous en prie, Monsieur...

\*\*\*

Skylan

Il est dix heures trente, la cérémonie s'est finalement bien déroulée. Chacun de nous a obtenu une belle médaille pour « Service rendu à la Nation ». S'en sont suivis plusieurs discours dont un particulièrement élogieux sur notre valeureux Capitaine Pomona, qui comme à son habitude, n'a montré aucune joie, ni aucun sentiment particulier, d'ailleurs. Le président de la nation lui-

même est venu nous remercier d'avoir rendu un grand service à notre planète tout entière, tout ça bien entendu sous l'objectif avisé d'une caméra. Après avoir serré des mains, bu quelques coupes de champagne, nous avons pu nous éclipser en toute discrétion et nous sommes à présent tous les cinq attablés à notre bar, enfin, au bar des militaires. Il n'y a que nous pour traîner ici, le gérant nous fait un prix spécial, à nous autres, « les bas du front » comme il nous appelle amicalement. L'espace est assez mal éclairé, l'hygiène y est précaire, mais la bière est bonne, et puis, chacun d'entre nous a connu pire comme endroit. Ici, c'est un peu comme un lieu qu'on aime et qu'on déteste en même temps.

Cyril essaie toujours de draguer gentiment Dru qui refuse ses avances en rigolant. Doug, quant à lui, parle avec Carl de ses jumeaux, Ben et Parker. J'entends vaguement leur conversation, ils auraient inventé une nouvelle bêtise encore plus prodigieuse que la dernière. Puis mon regard se porte vers le bar où sont accoudés des timoniers, des artilleurs et de simples troufions de base. J'aperçois quelques regards appuyés sur ma personne, mais je n'y fais pas particulièrement attention. J'attrape le pichet vide et déclare que je vais refaire le plein.

Je me dirige vers le comptoir et fais signe à Milo de me verser d'autre bière. La décoration du bar est plutôt du style du siècle dernier, avec une ambiance vieillot, sans toute la technologie d'aujourd'hui. Aucune télévision, il n'y a que cet antique Mp4 relié à un système sophistiqué d'enceintes, seule entorse du gérant à la modernité. « Sans technologie, j'veux bien, mais j'vais quand même pas me priver du meilleur son pour écouter mon merveilleux Chet Baker » m'avait-il avoué quand je lui en avais fait la remarque. Il n'y a vraiment qu'ici qu'on peut encore écouter de la vraie musique, pas cette merde sans nom dont les médias nous abreuvent sans cesse aujourd'hui.

L'atmosphère est détendue, bon enfant à cette heure, mais il est arrivé plus d'une fois qu'il doive fermer avant l'heure. Les rixes entre soldats, ça peut faire des dégâts. La Police militaire a dû intervenir plusieurs fois déjà. Heureusement, Doug et moi avons réussi à nous enfuir avec l'aide de Milo. Toujours est-il que la dernière fois, le bar a dû fermer pendant plusieurs semaines, et nous nous sommes retrouvés sans endroit à squatter. D'après la rumeur, les soldats qui ont déclenché cette bagarre furent transférés

chacun de leur côté, respectivement sur la planète sept surnommée « l'Iceberg », et la planète six, surnommée « Volcano ». Que ce soit sur l'une ou l'autre, ils sont tous les deux littéralement six pieds sous terre. Il faut dire que Milo a le bras long. C'est un ancien de la famille, il a dû prendre sa retraite après avoir perdu ses deux jambes lors d'un assaut. Évidemment, avec la médecine moderne, on a pu lui greffer des prothèses plus vraies que nature, mais vu son âge, il a préféré prendre sa retraite.

Milo me tend le pichet rempli de sa bière faite maison avec un sourire, je le remercie d'un signe de tête et retourne vers notre table. À peine assise, mon interface neuronale s'active, et un message me demande de rentrer de toute urgence à la base. Aussitôt, je remarque que l'interface de mes coéquipiers retentit de même. Comme un seul homme, nous nous levons tous. Je fais signe à Milo de mettre nos consommations sur notre note. Il hoche la tête, et nous sortons tous au pas de course, direction le QG.

Exactement dix minutes plus tard, nous sommes tous en tenue d'intervention. Par-dessus notre treillis et t-shirt noir, nous portons une armure légère, intégrale et résistante dont nous ne portons pas encore les casques. dans la grande salle des opérations. La pièce est totalement insonorisée, remplie d'écrans à interface tactile qui sont éteints pour l'instant. Une grande table en demi-cercle, comprenant exactement cinq chaises, est placée devant une table rectangulaire dont les six chaises ont l'air plus confortables que les nôtres. Le Capitaine Pomona est là ainsi que des commandants et le grand Général de division du Secteur alpha. Que s'est-il passé pour que tous les hauts gradés soient ici ?

Je jette un rapide coup d'œil au Capitaine, mais elle ne daigne pas m'accorder le moindre regard. Nous sommes tous en ligne en tenue, du plus au moins gradé. Il y a donc moi, Doug, Carl et pour finir, Dru et Cyril qui sont du même grade, Cyril a simplement préféré fermer la ligne.

Nous patientons encore quelques minutes au garde-à-vous sans bouger, jusqu'à ce que le Général Mc Cornac daigne nous faire signe de nous asseoir. Il lance ensuite un rapide coup d'œil au Capitaine, qui sans perdre de temps éteint toutes les lumières et allume les écrans.

À peine confortablement assis sur nos chaises, un des commandants, que je

ne connais pas, se place devant l'assemblée, il semble tellement nerveux que quelques perles de sueur gouttent sur son front. Ce n'est pas normal qu'un type de son grade soit aussi nerveux. Je jette un coup d'œil imperceptible à ma droite pour jauger Doug. Nos regards ne se croisent qu'une fraction de seconde, mais c'est suffisant pour qu'on se comprenne, « Y a une mouche dans le pâté », comme dirait Cyril. Autrement dit, on est dans une grosse merde.

— Messieurs, la situation est grave...

Oh, j'adore quand un commandant fait tellement dans son froc qu'il laisse planer le suspense pour que l'on comprenne bien qu'on est en code rouge.

— Nous n'avons plus aucun contact avec notre ligne de commandement avancée de la Capitale Trantum, située sur la planète douze, appelée par les colons Arsum.

L'homme déglutit difficilement, mais poursuit néanmoins son discours.

— Nous avons reçu leur dernière transmission à une heure trente. Nous vous passerons cette transmission dans quelques minutes. D'après les rapports, c'est une planète tranquille sans aucun problème particulier, des fermiers...

Il hoche de la tête, et le Capitaine Pomona actionne un bouton. Différents paysages s'offrent à nous, d'immenses serres dans d'immenses déserts, voilà la vision générale du paysage. Ensuite, sur d'autres photos, on aperçoit des bâtiments faits de bois, des structures simples et robustes. Quelques photos de magasins, apparemment, il n'y a aucune des technologies modernes. Sur divers clichés, nous apercevons les habitants, dont les styles vestimentaires semblent peu évolués, plus fonctionnels qu'élégants. Ce n'est pas demain la veille que cette planète sera filmée pour leurs avancées dans le domaine de la mode, sauf si... sauf si ces cinglés de fashionistas remettent au goût du jour le style salopette et chemise à carreaux. Ce dont je doute fortement.

— Comme vous le voyez, cette civilisation est restée ancrée dans de vieilles traditions pionnières. Nous ne savons pas ce qu'il s'est passé, ni pourquoi ils se sont révoltés. Tout était paisible jusqu'à hier, aucun incident, les

cargaisons étaient livrées dans les temps. Nous allons maintenant vous passer leur dernière transmission.

Il hoche de la tête à nouveau, et le Capitaine actionne un nouveau bouton, des grésillements, dus à la liaison et à la distance, se font entendre

— ... Les Colons sont devenus fous... Ils nous submergent... Ils ont des armes...

Et comme pour corroborer ces dires, on entend très clairement des détonations tout près de la station de radio. Peu après le discours reprend.

— Envoyez-nous des renforts... Nous dénombrons des pertes aux portes d'entrée... Ils ont réussi à percer nos défenses et ont atteint l'armurerie. Ils sont de plus en plus nombreux... Au secours...

Puis soudain, nous entendons distinctement un coup de feu et le son caractéristique d'une tête qui explose. Mais le message ne s'arrête pas là, on entend la voix d'un autre homme.

— Nous avons réussi, Daez, nous avons renversé ces chiens de l'armée et nous tenons leur Fort.

Puis, plus rien, les nerfs du soldat de transmission ont lâché, mais grâce à lui nous avons un nom.

— Comme vous l'avez entendu, ce Daez doit être le chef des rebelles, reprend un autre commandant.

Il fait un signe de main au commandant qui nous parlait au début, puis il nous distribue un dossier. Je lui prends des mains et le fais passer à Doug et ainsi de suite jusqu'à Cyril. Je le parcours rapidement et prends note mentalement de tout ce qu'il contient. Nom de la planète, nombre d'habitants, en clair, toutes les informations dont nous avons besoin. Il y a évidemment les photos qui sont sur les écrans et l'enregistrement audio, en plus d'un dossier complet sur ce prétendu chef « Daez ».

— Votre mission est de neutraliser la menace rebelle et de remettre de l'ordre sur la planète. Reprendre le Fort. Vous avez carte blanche pour le faire. Bien sûr, cette mission n'a et n'aura jamais existé, finit-il.

Puis le Général de Division se lève.

— Les enfants, je sais que vous venez de rentrer d'une mission particulièrement difficile sur la planète neuf et que vous rêviez de vacances. Mais vous êtes les meilleurs, et nous avons besoin des meilleurs pour cette mission délicate. Ainsi, la Nation compte sur vous, finit-il en nous saluant.

Il part vers la porte pour se retourner vers notre Capitaine.

— Le Capitaine Pomona vous fournira les dernières informations dont vous avez besoin pour partir.

Il franchit la porte de la salle d'opération, aussitôt suivi de tous les hauts gradés hormis Pomona. L'atmosphère se détend un peu. Le Capitaine inspire le plus grand respect, elle est froide comme la glace, mais elle reste juste.

— Bon, j'vais pas vous le faire à l'envers, nous dit-elle, la voix envoutante.

Autant un regard d'elle peut vous refroidir, autant son ton suave pour vous faire fondre.

— Vous avez une heure pour faire votre paquetage habituel. Vous partirez du spatioport trente-deux quais numéro trois, vous embarquerez à bord du vaisseau frégate l'Hercule. Vos papiers et vos ordres de mission sont dans les dossiers que l'on vous a fournis tantôt. Vous pouvez disposer, lance-t-elle froidement.

Elle me lance un regard, signe que cet ordre n'était pas pour moi, je me lève néanmoins et fais un signe à Doug. Tous les quatre sortent de la salle pour se préparer. Pomona s'approche de moi et me plaque contre le mur violemment. Je sais dès à présent que je n'ai plus mon Capitaine devant moi, mais la femme, Lilia.

— Comme ça, tu as déserté ta propre fête, susurre-t-elle à mon oreille.

Son ton m'envoie des frissons dans tout le corps. Je ne dis rien, il serait stupide de ma part de dire quoi que ce soit. Elle recule avec un petit sourire vainqueur.

— Je t'ai connue plus combative, dit-elle sarcastiquement.

Je me fais violence pour ne pas répondre. J'en ai marre de ce petit jeu du chat et de la souris, surtout quand c'est moi, la souris. Elle me lance un sourire en coin.

— Allez, barre-toi de là, dit-elle avec colère.

Sans perdre de temps, je sors de la pièce, ce n'est qu'une fois dehors que je souffle un grand coup. Cette femme est totalement folle, mais qu'est-ce qu'elle est belle ! Même si elle s'obstine à garder ce fichu cache-œil... Elle pourrait très bien se faire opérer pour obtenir une très belle prothèse. Mais non ! Je suis sûre qu'elle aime ça, à savoir, tromper son monde. Tout dans son look le prouve, son uniforme non réglementaire totalement noir, son cache-œil et sa posture autoritaire et froide. Alors que God ! Dans l'intimité, elle est plus chaude que tous les volcans actifs que je n'ai jamais vus.

\*\*\*

Nerys

Trantum, 26 avril 2895

Chers Amis, merci de vous être montrés si courageux. Vous avez défendu vos terres et nos vies de la meilleure façon qui soit, en évitant les morts. La base renforcée de la milice est à présent sous notre occupation. Les gardes encore présents lors de notre arrivée sont faits prisonniers. Chers Amis, bientôt d'autres miliciens seront là, aussi je vous le demande, rejoignez les rebelles et battez-vous pour la liberté !

Général Daez

Il n'a pas fallu plus d'une heure pour que Trantum soit informé de ce mot télégraphié. Il circulait partout, j'en étais sûre. Une trentaine d'hommes nous ont rapidement rejoints et tenaient le poste d'observation en patrouillant autour de la forteresse. Elle n'est pas vraiment comme je l'imaginai, si ce n'est la salle de contrôle souterraine et la salle de détente, rien ici n'est vraiment spectaculaire.

J'ai fait le tour des lieux, accompagnée de Daez qui s'est autoproclamé Général. Depuis une heure, cet homme semble avoir confiance en ses épaules. Après tout, il faut bien que quelqu'un mène notre groupe.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande Daez devant la porte d'une armurerie.

— On dirait des Xilly-Gun, modèle 78B, Monsieur. Peut-être une autre réserve d'armes.

Il fait un pas de côté, me juge de haut en bas et prend un air grave.

— Tu en sais des choses, toi.

Je devine que cela est une espèce de compliment et, pour effacer tous les doutes possibles, je précise d'où je tiens ces informations.

— Olek Malonet ou malhonnête, c'est lui qui m'a appris à reconnaître les armes. J'ai beaucoup appris à ses côtés, il fait... du commerce, vous voyez ?

— Tu veux dire que tu sais te servir de ces engins-là ? me demande le Général.

— En théorie, Monsieur.

De son poing bien lourd, il frappe la vitre sur la porte, avant de passer son avant-bras pour déverrouiller l'interrupteur électronique de l'intérieur avec un gros aimant.

— Olek te vend toujours quelque chose dont tu as besoin, imite-t-il.

Je souris, amusée, puis il prend une arme et un ton encore plus grave que le précédent.

— J'aimerais ne pas en arriver là, murmure-t-il en posant son chapelet contre ses lèvres.

Daez a certainement tout pour réussir, le physique, la morale et l'art de prendre des décisions.

— Tu devrais retourner à l'auberge, Nerys, prends ça avec toi. Nous garderons le nécessaire, et tu armeras les hommes qui voudront nous

suivre. Il nous faut d'autres camps, celui-ci ne suffira pas. Je vais aller voir Deen pour qu'il prépare un nouveau télégramme.

— Mais...

— Écoute petite, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai confiance en toi. Les problèmes du monde sont de deux sortes, ceux qu'on peut résoudre d'un coup de main, pour lesquels il vaut mieux se démener, et ceux auxquels on ne peut rien.

Avec curiosité, je lui demande :

— Et pour ceux-là, on fait quoi ?

Daez pose une main sur mon épaule et sourit.

— T'es un sacré numéro !

Il ne répond rien d'autre. Personnellement, pour les problèmes insolubles, j'ai toujours eu une méthode plutôt conventionnelle, je suppose. Lorsque l'un d'eux se présente à moi, je feins de l'ignorer et je file.

— Général Daez ! entend-on dans les haut-parleurs fixés dans les murs. Général Daez !

— Reste avec moi, me dit-il en partant le premier vers la salle de contrôle.

Lorsque nous arrivons à la salle de contrôle, un clignement accompagné d'un bruit sourd retentit dans la pièce. Un point sur l'écran approche de notre planète.

— Un vaisseau de l'armée, explique Daez. Deen envoie un télégramme à Trantum.

— Bien, quel est le message ? demande l'homme quelque peu soucieux.

— Jeune fille arrive pour vous montrer le chemin, suivez ses instructions.

Le dénommé Deen jette un regard suspicieux à Daez, qui à son tour, l'observe.

— Nerys, retourne à l'armurerie. Toi, dit-il à un jeune homme. Tu l'accompagnes. Remplissez les sacs en toile de tout ce que vous trouverez, on se retrouve devant le Fort dans un quart d'heure.

L'allure que prennent les choses ne me dit rien qui vaille, en mon for intérieur, je suis assez soulagée de quitter la base, mais je n'en dis strictement rien. À la place, je me renseigne :

— Comment tu t'appelles ? demandé-je à mon nouveau coéquipier.

— Betram, et tu es Nerys, je suppose ?

Betram doit avoir à peu près mon âge, il a une demi-tête de plus que moi, doit peser dans les cinquante-cinq kilos et porte une coupe typiquement locale, c'est-à-dire qu'il a les cheveux en bataille et certainement pas peignés depuis deux jours. Notant que je l'observe, il tire une casquette de sa poche et la plaque contre sa tête.

— T'es la seule femme dans cette base, la seule qui a participé à la révolte. Tout le monde se demande ce que tu fais ici. Beaucoup croient que c'est de mauvais augure, tu sais, dit-il gentiment alors que nous arrivons à l'armurerie.

— Les gens sont stupides, dis-je sans amertume.

Daez a muni chaque homme qui n'avait pas d'arme de ces fusils plus performants. Certains ont préféré échanger les leurs, d'autres, les conserver, bref, nous nous retrouvons avec plus de sacs que nous ne pouvons en porter. Il y a plus d'armes ici que de gardes de la milice. Je passe le sac à dos dans lequel je place des armes projectiles et autres pistolets automatiques. D'après ce qu'on peut lire dans les dépêches locales, notre planète n'est pas à la pointe de la technologie, certaines nations étaient déjà passées aux armes lasers ultraperformantes, mais les balles sont plus économiques, et surtout, plus silencieuses.

J'interroge le jeune homme.

— Et toi, comment t'es arrivé là ?

— Mon père a suivi Daez, il a voulu que je fasse de même.

Nous faisons deux allers-retours avec les armes jusqu'à l'entrée de la base où nous retrouvons le Général.

— Je vous ai fait une assignation, on ne sait jamais, dit-il en me tendant un papier. Alors, ces armes ?

— Elles sont trop nombreuses, il vaudrait mieux en garder quelques-unes ici, au cas où d'autres hommes vous rejoindraient, suggéré-je.

— Tout à fait, souligne Daez. Emportez ça et ça. Il y a un cheval par là, faudra vous le partager.

— Je te rejoins, et garde moi une place, dis-je à Betram qui part en direction de l'animal.

Les yeux bruns étincelants du Général se posent sur moi. Bien sûr, il n'a pas eu de formation militaire auparavant et le seul homme qu'il ait tué de sa vie, c'est le pauvre type devant son poste de transmission. Il fallait voir sa tête avant d'appuyer sur la détente.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi une fois que je serais partie ?

— Donne les armes aux hommes et dis-leur d'aller se cacher dans le désert. Tu connais le Pic de l'Œil à la sortie de Rékyum la Grande ?

— La ville qui borde le fleuve ?

— Emmène les hommes à cet endroit et va-t'en, reste en sécurité, d'accord ?

Je l'observe porter sur moi un regard rempli d'amour paternel avant de reprendre la parole.

— Au Pic de l'œil.

Le cheval sur lequel nous ferons la route jusque Trantum a l'air d'être robuste, Betram est passé derrière et m'offre une main pour m'aider à monter. Je lui tends le sac d'armes et m'installe avant de commencer la chevauchée.

— Tu n'as pas l'air d'avoir grandi à Trantum, me dit Betram sans animosité.

— Parce que je n'ai pas grandi ici.

— Moi non plus, je viens de Gyum, c'est un tout petit village qui a été transformé en exploitation artificielle.

— Gyum ? Jamais entendu parler, dis-je. Content de quitter la base, hein ?

— Oh, ça oui alors, avoue-t-il, soulagé plus vite qu'il ne l'avait pensé.

Un silence pesant traduit son stress avant que je ne lui avoue.

— Tu n'es pas le seul.

— Non, mais t'as vu à quelle vitesse le vaisseau de l'Armée arrive sur la planète ! dit-il, alarmé. Je ne veux pas mourir, me confie-t-il tristement.

— C'est pour ça que Daez nous a fait partir. Ils vont tous probablement évacuer. Nous, on est simplement des messagers, alors tenons-nous à ça, et ça devrait aller, finis-je avant de faire claquer les rênes.

## CHAPITRE 2

Skylan

Mes hommes et moi faisons un dernier débriefing avant de réellement nous poser sur cette planète. Nous avons tous parcouru attentivement le dossier fourni par le commandement ainsi que le dossier de Daez. Ce monsieur est né sur la planète, ses parents ont fait partie des enfants colonisateurs. Il est né le dixième mois de l'année deux mille huit cent cinquante-cinq, on ne sait pas exactement quand, les données restent très imprécises à ce sujet. C'est normal, dans ce genre de colonie, la paperasse ne tient pas une place première. Apparemment, il a été marié pas moins de quatre fois. Deux de ses femmes sont mortes ; la première de la pandémie de la grippe coloniale, la dernière a été dévorée par un ver des sables géant. Eh bien, on dirait bien que ce gars n'a pas de chance. C'est un paysan typique comme on en trouve sur toutes les colonies.

Dans le dossier, il y a aussi le plan détaillé du Fort. La frégate va nous larguer à exactement deux kilomètres de la cible. J'ai déjà repéré l'endroit où je posterai Dru qui sera en soutien : une colline avec une vue dégagée sur les tours de garde. Elle utilisera son fusil à longue distance. Cette fois-ci, nous serons quatre, j'ai déjà situé l'endroit par lequel nous allons entrer, il ne me reste plus qu'à en faire part à mes gars.

Nous sommes tous assis dans la salle de repos que le Capitaine du vaisseau nous a très gentiment prêtée pour quelques heures. Chaque personne de l'équipe a mémorisé les plans, les photos et les environs du Fort et de la planète.

— Bon, les gars ! dis-je avec force.

J'allume les écrans sur les vues aériennes du Fort : une en vision normale, l'autre en vision infrarouge, puis une dernière sur une vue d'ensemble. Je pointe du doigt le point de largage.

— Nous serons déployés ici. Il nous faudra parcourir deux petits kilomètres pour arriver sur la cible. Dru, je te poste ici en soutien et en renfort.

Je lui montre la petite colline, elle hoche de la tête et je peux voir dans ses yeux qu'elle avait déjà tout planifié.

— Nous ferons le reste du chemin divisés en deux escouades, Doug et Carl, vous irez du côté ouest, ici..., dis-je en montrant la direction du doigt. Méthode habituelle, vous passerez par les tourelles de garde en hauteur, Dru se chargera des gardes potentiels. Éliminations discrètes, de préférence au couteau ou à main nue. N'utilisez les armes à feu qu'en dernier recours.

Je montre un deuxième point sur la carte.

— Je passerai par la porte de devant avec Cyril, on éliminera les deux ou trois gardes qui surveillent l'entrée. Pendant qu'on se chargera du Fort, Dru, tu nous avertiras des moindres faits et gestes extérieurs. Si la menace est peu nombreuse, tu l'élimines, sinon tu laisses passer. Il ne faut en aucun cas qu'ils découvrent ta position.

Je passe ensuite plus en détail sur la vision à infrarouge.

— Cette photo a été prise il y a environ deux heures, nous ne sommes pas sûrs du nombre exact de la menace dans le Fort. Ils sont environ une trentaine, peut-être plus, peut-être moins. Comme vous le voyez ici..., montré-je en faisant un zoom. Il y a ici un fort attroupement de personnes, environ une quinzaine, d'après les plans, il s'agit de la prison. Peut-être ont-ils mis les survivants de l'attaque au cachot. D'après le commandement, il est probable qu'ils en aient laissés, donc notre priorité est de libérer les otages, et si possible, les faire sortir discrètement. Le Capitaine de la frégate mettra des modules d'évacuation pour d'éventuels blessés à disposition.

Je me tourne l'air grave.

— Donc en priorité, Doug et Carl, vous allez libérer les otages en évinçant toute résistance ennemie que vous croiserez. Si vous rencontrez le dénommé Daez, vous le faites prisonnier. L'état-major veut que nous l'interrogeons, autant qu'il puisse parler.

Je pose les mains à plat sur la table.

— Une fois le Fort sécurisé, les menaces éliminées, on envoie un message au PC, et notre mission sera terminée, et on aura droit à des vacances, dis-je avec le sourire.

Je me recule de la table, croise les bras sur ma poitrine.

— Vous avez vingt minutes pour être prêts au point de largage, dis-je avec autorité.

Dans un bruit de chaises qui frottent sur le sol, ils se lèvent tous, font le salut réglementaire en criant tous « À vos ordres, Chef », puis ils disparaissent pour se préparer, ce que je fais moi aussi.

Quinze minutes plus tard, équipements et armes sur le dos, nous sommes quasiment tous prêts, du moins physiquement. Le soleil va se lever dans quelques minutes, nous allons être largués à haute altitude. Je déteste les largages à haute altitude. Quelques hommes d'équipage nous regardent avec admiration, il y a même le Capitaine de vaisseau. Elle s'avance vers moi.

— Vous êtes prêt, Lieutenant ? me demande-t-elle poliment.

Un immense respect se lit dans son regard. Même si elle est plus gradée que moi, elle me traite d'égale à égale. C'est souvent l'effet qu'on produit, nous autres, les commandos de l'extrême. Après tout, nous sommes les meilleurs des meilleurs, c'est nous qu'on envoie en cas de dernier recours.

— Oui, Capitaine, je vous remercie de nous avoir permis de voyager sur votre vaisseau, dis-je poliment à la femme devant moi.

Je mets le parachute à haute-vélocité sur mes épaules. Je me retourne et constate qu'ils ont tous leur casque déjà sur la tête. J'enfile donc le mien et aussitôt s'affichent sur l'écran de contrôle la visée automatique, le rythme cardiaque de mes coéquipiers et le système radio. Cette interface est à la pointe de la technologie et propre à chacun d'entre nous. Nos casques sont faits sur mesure : capteur biométrique, vision nocturne et infrarouge. On y a aussi intégré une interface de soins basiques neurostimulante. Il fait aussi office de casque respiratoire autonome en milieu hostile.

— On y va, les gars, dis-je.

J'entends très distinctement des « oui, Chef », puis me tourne vers le Capitaine et lui fais un signe que c'est bon. Nous entrons tous dans la zone de largage, chacun de nous se positionne sur la plateforme les bras le long du corps. Une fois toute l'équipe en place, le soldat ferme hermétiquement le sas et un décompte se fait entendre dans nos casques.

Cinq... Quatre... Trois... Deux, par anticipation, je ferme les yeux et me tiens prête à ressentir la sensation habituelle lors d'un largage. Un... aussitôt, un tube descend du plafond et l'espace clos bascule et nous renverse, en une fraction de seconde, nous nous retrouvons la tête en bas à plus de trente kilomètres au-dessus de la planète.

Sitôt largués la tête la première, la sensation de la gravité nous atteint, et nous descendons à une vitesse vertigineuse. J'entends Cyril, qui comme à son habitude, crie de joie. Nous dépassons rapidement le mur du son, nous entrons dans l'atmosphère, puis nous déployons rapidement le système d'autoguidage. Les parachutes se déploient, et en quelques minutes, nous atterrissons sans encombre sur la planète. Je demande rapidement :

— Tout le monde va bien ?

Ils me font tous un signe affirmatif. Nous rejoignons le point d'observation de Dru qui se met en place rapidement, puis nous continuons à quatre. Le soleil levant nous donne l'avantage d'être presque totalement invisibles. Nous nous séparons, puis Cyril et moi passons en mode furtif. Nous approchons rapidement, mais silencieusement, de la porte principale. J'aperçois seulement deux gardes qui surveillent les alentours. Je fais signe à Cyril de s'occuper de l'homme de droite en lui mimant un couteau sur la gorge, il hoche la tête et part se mettre en position. Avec dextérité, je me déplace rapidement derrière le deuxième homme et d'un mouvement coordonné, en parfaite synchronisation avec mon coéquipier, nous attrapons chacun notre cible, plaquant la main gauche sur leur menton et tranchons la gorge de l'autre. Aussitôt après, j'entends le son caractéristique de l'arme de Dru. Nous planquons rapidement les cadavres des gardes tandis que j'entends la voix de Doug.

— Tours ouest, clair, nous continuons.

Je fais signe à Cyril de poursuivre, nous franchissons sans encombre la porte d'entrée et nous nous dirigeons vers notre objectif.

\*\*\*

Nerys

— Je savais que je te trouverais là, dis-je à tante Merya.

L'auberge n'a pas fermé ses portes de la nuit, se transformant en nouveau quartier de premiers renseignements depuis le départ des hommes pour la base de la milice. Elle était devant son petit autel personnel, celui où brûlent des bougies colorées accompagnées de photographies et de dessins des êtres qui lui sont chers.

— Nerys ! s'exclame-t-elle.

Elle s'approche de moi et me prend dans ses bras.

— Je ne peux pas rester longtemps, dis-je comme introduction.

— On a eu vent du dernier télégramme, les hommes qui sont attablés t'attendent depuis une bonne heure déjà.

J'ai dans le dos le sac contenant les explosifs et sur l'épaule droite une arme à feu que Merya vient juste de remarquer.

— Où est-ce que vous allez ? demande-t-elle.

— Au Pic de l'Œil.

— D'accord, d'accord, dit-elle en écartant les bras comme si elle voulait poser quelque chose à plat devant elle.

Puis elle disparaît dans la cuisine et me donne des provisions.

— Viens avec nous, tante Merya, tu seras plus en sécurité. Écoute, dis-je plus bas. Un vaisseau de l'armée est en train de venir, il sera là très bientôt.

— Je ne peux pas faire ça, et ma fille, tu y penses ? Non, il vaut mieux que je reste là, je n'ai rien à voir là-dedans, se défend-elle.

— Tante Merya, ils vont te questionner, tu ne peux pas rester là, dis-je fermement. Nous retrouverons Camélya, ne t'en fais pas.

— Il faut y aller Nerys, me dit Betram qui nous a rejointes.

Je lui fais un signe de la tête et soutiens le regard de Merya qui refuse catégoriquement de partir.

— Elle vient avec nous, dis aux hommes d'apporter des provisions et de l'eau.

— Bien.

Quelques minutes plus tard, une chaîne humaine s'est créée, et tous participent à la préparation des convois. Quatre charrettes, quinze chevaux et cinquante-deux hommes sont en train de faire route en direction du Pic de l'Œil. On l'appelle ainsi, car il est dissimulé dans le désert entre de nombreux autres rochers, mais depuis celui-ci, nous avons une vue exceptionnelle sur les environs. Nous en avons pour trois heures au moins avant d'y arriver.

Betram et moi ne partageons plus le même cheval, je suis en selle avec Merya qui malgré son âge reste une femme assez robuste.

— Qu'est-ce qu'il va se passer une fois là-bas ? demande-t-elle.

— Certains hommes devront partir en éclaireur pour que d'autres nous rejoignent. Daez va essayer d'obtenir de nouvelles armes pour nous défendre en échange de peut-être un ou deux prisonniers.

— Il y a des prisonniers ? s'étonne-t-elle.

— Bien sûr, sur les trente hommes de la milice, seuls deux sont morts, nous ne sommes pas comme eux, dis-je avec une once de fierté.

— D'accord, et si ça ne marche pas, y as-tu seulement pensé avant de t'embarquer là-dedans ?

— Si tu avais mon âge, tu aurais été la première militante, dis-je, certaine.

Son silence me laisse penser que je n'ai pas tort. Je poursuis :

— Il y a déjà eu des révoltes sur d'autres planètes auparavant, pourquoi pas nous ?

— Qui ont fini en bain de sang, au moins on avait encore quelques privilèges.

— Tu appelles ça des privilèges ? Tu as vu la technologie dont ils disposent et ce qu'ils nous offrent ? Nous ne sommes que des rats à leurs yeux.

— Nerys...

— Non ! dis-je plus fort que je ne l'aurais voulu.

Betram m'observe tandis que d'autres regards se posent sur moi. Nous reprenons la marche tranquillement et parvenons en silence jusqu'au Pic de l'œil après une halte à Rékyum La Grande, la ville d'exploitation naturelle la plus riche de la planète. Il n'existe que quelques rares endroits où les terres sont vertes aussi naturellement, mais depuis que nous sommes devenus une colonie, les réserves d'eau souterraine sont détournées, et même ces champs fournissent moins de récoltes que les années précédentes à présent. En menant le cheval en tête de troupe, j'indique :

— On y est presque, c'est par là !

— Comment sais-tu ça ? demande Betram qui s'est mis à ma hauteur.

— J'y suis déjà venue.

Et pour cause, la Guilde des Marchands impose aux nouvelles recrues de trouver certaines pierres précieuses dans ce désert, car les pluies d'étoiles finissent leurs courses dans cette grande étendue de sable rouge. Ces minéraux se revendent plutôt bien auprès des Joailliers de Trantum.

À l'aube, le camp est encore dans un sacré état. Plusieurs hommes, bien plus âgés que moi, ne cessent de venir me poser des questions et commencent fortement à douter de l'entreprise. Le Pic de l'Œil possède une énorme cavité avec ici et là des ouvertures sur l'extérieur taillées dans la roche.

D'après les scientifiques qui ont exploré notre planète à l'arrivée des premiers pionniers, elle aurait servi d'abri à une population ancestrale disparue aujourd'hui. Nous profitons de ces points de vue pour observer les alentours. Dix hommes se relaient à l'intérieur, et trois sont placés au-dessus, il a fallu choisir des hommes plus jeunes et plus agiles pour escalader la roche. Tante Merya, elle, s'occupe de dresser un réfectoire avec l'aide de Betram et les autres s'occupent des chevaux. Ils sont attelés avec les charrettes dans une grotte voisine.

— Quelqu'un en vue !

Je me dépêche de rejoindre l'homme qui vient d'intervenir, la peur au ventre.

— C'est Daez !

— Que personne ne tire ! dis-je à la hâte.

Il est seul et marche péniblement jusqu'à l'entrée de l'Œil, un boyau assez étroit, plutôt bien dissimulé. L'homme se hisse à l'intérieur et aussitôt tout le monde l'accable de questions. Je lui tends la main lorsque j'arrive à sa hauteur et lui demande :

— Est-ce que ça va ?

— Très bien, me dit-il. Tu as réussi à ce que je vois.

J'acquiesce d'un signe de tête.

— J'ai fait au mieux, nous ne nous sommes pas arrêté à Rékyum la Grande, j'ai pensé que c'était mieux ainsi, lui confié-je.

— C'est très bien, Nerys, explique-moi un peu où ça en est ici.

Pendant l'heure qui suit, je m'entretiens avec Daez, lui faisant connaître les quelques consignes que j'ai pu imposer ainsi que notre effectif. Nous visitons les galeries ensemble, puis nous revenons au centre du Pic. Il proclame ensuite un discours.

— Tout d'abord, je voudrais remercier ces jeunes gens, Betram et Nerys, pour vous avoir menés jusqu'ici. Ensuite, il faut que je vous dise qu'un

vaisseau de l'Armée est arrivé il y a peu de temps.

— Déjà ! intervient un homme.

— Le Fort est vide de toutes armes, et nous avons mis certaines machines hors de contrôle, toutes ces armes-là ne sont qu'une partie de ce que nous avons trouvé dans ce Fort. J'ai envoyé cinq hommes à l'est, à Edum, d'autres les rejoindront, j'en ai la certitude.

Tante Merya s'approche, sa fille est dans cette ville.

— C'est une grande ville de commerce pour ceux qui ne le savent pas, il y a dans les environs un réseau de galeries souterraines.

— Rensk y est allé ? demande un autre qui semble connaître Daez.

— Effectivement, Rensk a grandi là-bas, il connaît l'endroit.

— Moi aussi, j'y étais, reprend-il, on dit que ce sont les vers géants qui ont creusé ces galeries il y a très longtemps.

Le visage de Daez se referme soudainement.

— Ils n'y sont plus, affirme-t-il.

— Et comment peux-tu en être aussi sûr ? reprend l'intervenant.

— Parce qu'ils ont migré à l'ouest, là où ils ont emporté ma femme, affirme-t-il avec froideur avant de reprendre. L'Armée a un avantage considérable en technologie, c'est un fait, mais nous, nous avons grandi ici, et Dieu seul sait combien cette planète regorge de dangers. Ça, c'est notre avantage ! Nous connaissons cette planète mieux que personne. C'est pourquoi nous choisirons les meilleurs endroits pour nous cacher. J'ai pensé à envoyer cinq autres hommes à Paryum, est-ce que quelqu'un y est déjà allé ?

Les regards s'échangent dans le petit comité avant qu'un jeune homme pas très grand et plutôt enveloppé lève la main avec bravoure.

— Moi, Monsieur, mes grands-parents vivaient des moulins, dit-il maladroitement.

Paryum est une des villes les plus alimentées en eau, on y construisait de

nombreux moulins pour la production de farine jusqu'à ce qu'une base industrielle s'implante à une centaine de kilomètres, près d'un point d'extraction direct pour la Terre. D'après Olek, le marchand, ce sont les paysans qui s'occupent de son bon fonctionnement, guidés et surveillés par des caméras qui sont partout dans les murs. Daez désigne quatre autres personnes, dont Betram à qui il donne un grade pour fonder un troisième camp rebelle. Ils se mettent aussitôt en route, à cheval, et disparaissent dans les dunes.

\*\*\*

Skylan

La mission s'est déroulée sans accroc, nous avons fait une dizaine de prisonniers. Les renforts sont arrivés rapidement et ont commencé à interroger les rebelles. Nous sommes dans le PC de commande du Fort en vidéoconférence avec le Général de Division et le Capitaine Pomona. Ils nous ont largement félicités de n'avoir perdu aucun homme. Nous sommes tous debout devant les écrans pendant que des caméras projettent des images holographiques de nous devant les hauts gradés qui sont restés sur Terre. Quelques parasites viennent brouiller les images par intermittence. Les techniciens n'ont pas réussi à faire mieux considérant les dégâts causés par les rebelles.

— Bon, les gars, vous avez fait de l'excellent travail. Les rapports des enquêteurs montrent que les rebelles sont plus nombreux que nous le pensions. Il va falloir prendre des mesures, et vite, déclare-t-il.

Mon rythme cardiaque s'accélère, et même si on est séparés par des années-lumière, je peux voir dans les yeux de Pomona que la mission qu'ils vont nous donner ne lui plaît pas.

— Je sais que vous êtes des chirurgiens des attaques-surprises, vous nous l'avez encore démontré aujourd'hui avec ce Fort.

Il a un magnifique sourire de politicien. J'ai entendu des rumeurs disant qu'il

faisait campagne pour les présidentielles. Apparemment, il a de bonnes chances.

— La chose que je vais vous demander est d'autant plus périlleuse, mais je sais que vous allez réussir. Lieutenant Sinead, vous allez devoir infiltrer le groupe des rebelles, dit-il sans détour.

— Bien, monsieur, dis-je sans réfléchir.

De là où je suis, je peux sentir la nervosité de mon équipe.

— Vous, ainsi que deux autres membres de votre équipe pour être exact, continue-t-il.

Il se tourne vers Pomona avec un sourire qui se veut paternel.

— Le Capitaine a choisi avec soin lesquels iront avec vous...

Ma mâchoire se serre, je sais que Pomona a choisi avec soin, mais je n'aime pas ça quand même.

— Vous serez accompagnée des Sergents Moulin et Tiro.

Évidemment, elle a choisi ceux qui n'ont pas de famille proche, puisque Doug va se marier, et que Milner l'est déjà et qu'il a deux enfants. Je crois que j'aurais fait le même choix.

— Votre mission, dans un premier temps, est de gagner la confiance des rebelles, obtenir toutes les informations que vous jugerez utiles, et surtout, ne pas foutre en l'air votre couverture. Pour des raisons de sécurité et de discrétion, vous ne serez pas déployés de la même manière. Sergents Moulin et Tiro, vous serez un jeune couple marié, et vous serez déployés dans la ville de Paryum. Dites que vous avez échappé de justesse à quelque chose d'horrible, inventez, vous trouverez bien, dit-il.

Il se tourne vers moi et avec un sourire, il me fait part de son plan.

Après plusieurs heures de préparation, je change de vêtements pour mettre des habits locaux. Puis je me présente devant un soldat habillé en tenue réglementaire de la planète douze, qui n'est autre que Doug déguisé. Il me regarde de haut en bas, nous n'avons pas pu discuter de ce plan que je

qualifie de foireux, mais bon, on ne peut pas discuter les ordres. Il me passe les menottes et les serre exprès pour me laisser des marques voyantes, je grimace quelque peu. Il s'excuse tout bas, puis, sans ménagement, il m'entraîne avec force vers les cellules où sont enfermés les prisonniers. Dès que Doug entre dans la pièce, tous les regards haineux sont dirigés vers lui. Il n'y a que des hommes dans cette salle. Super ! Doug avance vers la première cellule où il n'y a qu'un homme d'âge moyen, tous les autres sont quatre ou cinq entassés dans un cachot.

— Déplace-toi au fond de la cellule, dit-il au prisonnier.

Je ne le regarde pas dans les yeux, mais je fais semblant d'observer les lieux. L'homme s'exécute de bonne grâce, et Doug ouvre la porte. Puis, comme nous l'avions répété, il me pousse à l'intérieur de la cellule. Je lui assène un violent coup de tête qui lui fait perdre quelque peu l'équilibre. J'entends vaguement des exclamations de colère, mais je n'y fais pas attention. Doug reprend vite du poil de la bête et me donne un violent coup de poing dans le ventre. Bigre, il n'y va pas de main morte, j'ai le souffle coupé pendant quelques minutes. Je me reprends très vite, et encore pliée en deux, je lui fonce dessus et lui donne un violent coup d'épaule, ce qui aurait pu être un placage haut si je n'avais pas les mains attachées dans le dos. Le corps de Doug vient heurter durement le mur opposé aux cages. J'entends des bruits dans les escaliers. Je me retourne et vois que l'homme me regarde avec des yeux brillants. Bien, on dirait que j'ai fait bonne impression. J'essaie d'attraper les clés des menottes sur Doug qui est inconscient, mais d'un coup, devant moi, apparaît Carl. Il murmure ce que je crois être un « désolé, Chef » et il abat la crosse de son arme sur ma tempe. C'est immédiatement le trou noir, et je perds connaissance.

Plusieurs heures plus tard, je cligne des yeux et me mets en position assise. Je constate aussitôt que je n'ai plus de menottes, l'homme de tout à l'heure est là. Il me regarde, il est assis lui aussi. On dirait qu'il n'a pas bougé. Il me jauge du regard. Je ne dois pas paraître trop sur mes gardes.

Les cellules sont petites et sans aménagement particulier, à part deux couchettes et un lavabo. Je passe chacune de mes mains sur mes poignets et frictionne ensuite mon visage. Je sens un énorme hématome sur ma tempe.

À présent, je dois avoir la gueule de l'emploi. Je me lève en prenant garde de ne pas perdre l'équilibre et vais jusqu'au lavabo, il ne manquerait plus que j'aie une commotion.

J'ouvre les robinets, et un mince filet d'eau coule. Je mets mes mains de façon à en recueillir suffisamment et m'en passe sur le visage en prenant garde à la douleur des coups. Puis je retourne sur ma couchette. Sans un mot ni un regard, je me couche et me passe les bras derrière la tête avant de fermer les yeux.

Il faut que je donne l'impression d'être parfaitement détendue avec eux, ne pas les craindre, même si je sais que je risque ma vie s'ils savaient mon identité. Après quelque temps d'un silence pesant, je peux sentir un changement dans l'attitude des cellules voisines. Ils chuchotent, et j'entends très clairement le mot évasion. J'ouvre les yeux rapidement et tourne mon visage vers le seul homme de ma cellule avec qui j'ai eu un premier contact. Je sais qu'il est le chef d'après les renseignements que j'ai et qu'il s'appelle Deen, mais c'est tout ce que les enquêteurs ont pu en tirer. Il me fixe, attendant certainement que je prenne la parole, mais je me contente de me remettre droite et de fixer le plafond. Après quelques minutes, j'entends une dispute dans la cellule d'à côté. Cette fois-ci, n'y tenant plus, je prends la parole.

— Vous feriez mieux de leur dire de se la fermer.

J'entends l'homme bouger, il ne dit rien, mais la dispute a cessé.

—Et pourquoi je ferais ça, étrangère ? dit-il.

Je prends une profonde inspiration avant de pointer du doigt quelque chose sur le mur.

— Parce que la pièce est truffée de caméras, et que je n'ai pas envie de me faire fusiller parce que vous êtes trop stupides, dis-je avec colère.

Je continue de fixer le plafond sans bouger, ma respiration se veut lente et régulière. On pourrait presque entendre les mouches voler s'il y en avait.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il avec méfiance.

Un immense sourire se forme sur mon visage, je tourne la tête vers lui.

— Vous croyez que je vais vous le dire ? Ils...

Je fais un signe de tête vers le haut.

— ... n'ont pas réussi à me faire parler, mais vous pensez que je vais tout vous balancer parce que vous me le demandez gentiment ? Surtout après vous avoir dit qu'ils nous surveillaient. J'avais tort, vous êtes un génie finalement, dis-je, sarcastique.

L'homme hoquète de surprise, puis il reprend du poil de la bête.

— Qui me dit que vous n'êtes pas l'un des leurs, dit-il avec colère.

Je me tourne et fixe mon regard sur lui, il semble surpris.

— Qui me dit que ce n'est pas l'inverse ? C'est vous qui n'arrêtez pas de me poser des questions ! Je ne vous demande rien moi ! Foutez-moi la paix ! dis-je avec force.

L'homme ne semble pas se démonter.

— On ne vous connaît pas ! Vous débarquez de nulle part, vous vous battez comme un mercenaire. J'ai bien le droit de me poser des questions, reprend-il.

Je me repositionne et fixe le plafond.

— Je suis de passage... Et ces putains de soldats m'ont arrêtée, pour un truc stupide !

L'homme se lève et vient vers moi cette fois.

— Quel truc ?

Je me retiens de rouler des yeux, franchement, ce type n'est pas fait pour être chef.

— Ma petite sœur mourrait de faim. J'ai juste piqué quelques trucs dont ils n'avaient pas besoin ! Ils m'ont arrêtée, mais ma sœur, grâce au Ciel, a pu s'échapper, dis-je avec soulagement.

\*\*\*

Nerys

Le Pic de l'œil est un endroit vraiment calme, de nuit comme de jour. Les hommes s'octroient un temps de repos, hormis les rondes de garde, et je me suis trouvé un petit renforcement rocheux près de tante Merya. Oh, je sais combien elle désapprouve tout cela ! Ne trouvant pas le sommeil, je me lève sans faire de bruit et me dirige près d'une ouverture pour regarder le ciel étoilé et la constellation d'Oxygram. Parfois, je me demande comment sont les autres planètes. J'aurais aimé travailler pour l'AITV & cie, l'Agence Interstellaire du Transport de Voyage et compagnie. J'aurais eu un véhicule de transport galactique qui irait à la vitesse de lumière et j'aurais aussi cette veste, la veste bleu et jaune de la compagnie. Sans parler des avantages du métier, je pourrais visiter toutes les planètes du système, découvrir tant de choses en proposant des voyages de groupe et que sais-je encore... Mais le concours d'entrée de la Compagnie est des plus rudes, il faut des connaissances bien supérieures à celles dont je dispose en matière de planètes, de cultures, de commerce, et surtout, de conduite de véhicule.

— Du mal à fermer l'œil, petite ?

Surprise, je me retourne et fais face à Daez qui se tient les bras le long du corps derrière moi.

— Si on allait faire un tour ? propose-t-il.

— Avec plaisir, je commence déjà à me sentir claustrophobe ici.

Il me fait un sourire et s'éloigne en m'invitant à le suivre. Nous prenons le boyau de sortie et nous faisons face au désert. Sur un rocher non loin de là, nous nous installons, arme à la ceinture, sous une pluie d'étoiles qui disparaît dans le ciel découvert.

— Je ne vous vois jamais rire, dis-je.

— Tu ne souris pas beaucoup non plus, pourtant tu es jeune et pleine de vie,

remarque-t-il.

— Que s'est-il passé à la base ?

Daez prend une grande inspiration et un air sérieux.

— Si je te mets dans la confiance, rien ne sera plus comme avant pour toi.

— Rien n'a jamais été normal pour moi, je veux en être, dis-je, sûre de moi.

— C'est étonnant. Quand tu as quitté la base, tu avais l'air soulagée, qu'est-ce qui te fait tenir un pareil discours maintenant ?

— J'étais effrayée, comme si vous ne l'étiez pas, Daez ! Vous devriez vraiment penser à sourire devant eux, c'est un signe de force et d'assurance.

— J'y penserai.

— Alors ? La base ?

Je me lève pour me mettre face à lui, attendant sa réponse.

— Une équipe d'élite a été envoyée sur le site. Je revenais après avoir vérifié que les chevaux allaient bien quand j'ai trouvé les corps de mes hommes au sol. Ils se sont faulés comme la nuit, nous n'avons rien pu faire.

— D'autres vont venir, n'est-ce pas ?

— Certainement, avoue-t-il.

Je fais les cent pas.

— Nous n'avons pas de quoi nous défendre, nos moyens sont dérisoires, il nous faut quelque chose de plus dissuasif !

— Je sais, je sais, Nerys.

— Quel est le plan général ?

Daez se lève à son tour.

— Tu connais plus de gens que nous tous réunis, je pensais que...

— Hé ! Attendez une minute, vous n'allez pas me faire croire que tous vos

espoirs reposent sur moi, quand même !

— Non, mais tu connais cette planète, tu as beaucoup voyagé, n'est-ce pas ?

— Exact, dis-je. Qu'est-ce que ça change ?

— Tu m'as dit qu'Olek possède de ces armes, je veux savoir d'où il les tient.

Il me sonde du regard.

— Admettons que je trouve Olek, même avec des armes, la planète va être bouclée sous peu de temps, alors c'est quoi votre plan ?

— Il faut rallier le peuple entier à notre cause. Nous allons distribuer des tracts et saboter les points principaux de transmission de la milice, à commencer par leur base principale.

— D'accord, pour les tracts, je peux aider.

— Il faut faire une quête, rapidement, pour payer les frais, je ne veux pas agir par la violence, explique Daez.

Je fais quelques pas en direction d'une pointe brillante dans le sable et la saisis de la main.

— Pas besoin de quête, ça, ça suffira.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Daez.

— Une monnaie d'échange, les Joailliers d'Edum en sont friands. On échange ces pierres contre de la monnaie et la monnaie contre les tracts.

— T'es une fille pleine de ressources, me complimente-t-il.

— Ouais, ouais, mettons-nous plutôt à chercher ces pierres. On les trouve plus facilement dans la nuit, ce sont les seules à briller autant.

Me revoilà à chercher ces cailloux, comme au bon vieux temps lorsqu'Olek m'a confiée à ses amis comme main-d'œuvre pour une semaine entière contre une authentique bouteille de bourbon de contrebande. J'avais passé sept jours entiers à chiner dans ce sable. Le bon côté des choses, c'est que j'en ai appris beaucoup sur les pierres, précieuses ou non, et que grâce à ça,

j'ai pu racheter ma liberté en les déroband pour les échanger à Edum. C'était peu après mon arrivée à Trantum et la rencontre avec Tante Merya.

— J'en ai une, me murmure Daez.

Je m'approche de lui, saisis la pierre et l'observe sous la lumière du ciel.

— Ça, ce n'est pas un fragment d'étoile, mais on le prend quand même.

Repensant à Merya et à Edum, je me sens envahie d'une profonde culpabilité. Étant donné que j'ai amené Merya jusqu'ici et pour ses bons soins, je lui dois, non, je me dois, de lui ramener sa fille.

— Avec votre accord, j'aimerais me charger de cette mission, Daez, je dois quelque chose à Merya, c'est très important, dis-je sérieusement.

— Sa fille, hein ?

— Comment savez-vous ça ?

— Elle n'a pas arrêté d'en parler.

Après une pause, il reprend :

— Tu t'en sens capable ?

— Ce n'est pas la première fois que j'échange des pierres, je négocierai le meilleur cours, vous n'avez pas quelqu'un de plus expérimenté que moi ici, avancé-je.

— Tu sauras te rendre à Edum toute seule ?

Je soutiens son regard.

— Très bien, mais avant il faut qu'on parle de la suite des événements. Juste au cas où, tu vois ? dit-il en posant une main sur mon épaule.

\*\*\*

Skylan

Pour un type que la section d'interrogation n'a pas réussi à faire parler, je le trouve bien bavard, moi ! Je suis toujours allongée sur ce lit de camp dans la prison. Enfin, il cause, mais pas des rebelles, non, juste de la ville où il est né, ce genre de conneries. Les gardes nous ont servi à manger, une bouffe encore plus infâme que pour les troufions de base. Soudain, je suis tirée de ma léthargie par des bruits de pas dans les escaliers. Doug se met devant ma cellule, il a un sourire cruel, il joue bien la comédie.

— Toi, viens ici ! dit-il avec colère en me pointant du doigt.

C'est avec désinvolture que je me lève et parcours les quelques mètres qui me séparent de la porte de la cellule. L'homme n'a pas bougé d'un pouce, il est resté assis sur sa couchette et m'observe.

— Passe tes mains dans la fente, ordonne Doug.

Je fais ce qu'il me dit et, immédiatement, il me passe des menottes, puis je retire mes mains attachées de la fente.

— Recule de deux pas, me dit-il fermement.

Je continue de me plier aux ordres, Doug saisit la clé attachée à sa ceinture et tire celles qui sont reliées à son uniforme. Il fait coulisser la porte dans un horrible grincement. Aussitôt ouverte, je fonce sur mon coéquipier et lui assène un violent coup de tête dans la tempe droite. Bien sûr, je n'ai guère tapé fort, mais Doug tombe quand même et reste immobile sur le sol. Je peux presque entendre les murmures des prisonniers, partagés entre l'incrédulité et la joie. Sans perdre une minute, je m'approche du corps du soldat et me détache les mains. Une fois libérée de mes entraves, je tire son corps dans la cellule, juste dans l'angle mort de la caméra, le déshabille et prends son uniforme.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande Deen, alarmé.

Sans me détourner de mon objectif, j'enfile l'uniforme de soldat par-dessus mes propres habits.

— J'me casse, dis-je avec un grand sourire.

J'attrape ensuite Doug par les aisselles et essaie de le soulever jusqu'à ma

couchette, et comme par enchantement, Deen lui attrape les pieds. Une fois cela fait, je le tourne face au mur et le recouvre de la couverture avant de jauger mon nouvel allié qui m'observe toujours avec attention.

— Merci.

— Prends-moi avec toi, dit-il dans l'urgence.

Extérieurement, je ne trahis aucune émotion, mais, à l'intérieur de moi, je danse une gigue.

— Tu vas me ralentir, dis-je avec force.

— J'ai des contacts à l'extérieur, on pourrait vous aider, ta sœur et toi, me supplie-t-il presque.

Je pense que ça devrait suffire maintenant, je peux mettre mon plan en marche. Sans attendre, j'explique avec un faux agacement :

— OK, mais il faut que tu fasses tout ce que je te dis.

Il acquiesce. Puis il se tourne vers les cellules d'à côté en murmurant des paroles réconfortantes aux autres rebelles et se remet face à moi. J'attrape les menottes à la ceinture de l'uniforme et les lui attache aux poignets. Je traîne Deen sans ménagement hors de la cellule et la referme en un claquement avant de me pencher à son oreille.

— Prends cette arme, je te dirai quand t'en servir.

Il hoche simplement la tête. Nous remontons rapidement les escaliers, et je pousse Deen devant moi. J'ouvre la porte de la prison, et nous nous retrouvons devant trois chemins. Deen semble tirer pour m'indiquer le chemin de la sortie par la gauche.

— Non, pas par là, ils ont confisqué mes affaires, je les récupère d'abord, dis-je en le tirant vers la droite.

Évidemment, il n'y a aucun garde, enfin pour l'instant, j'en profite donc pour ouvrir la première porte sur la gauche. À peine dans la pièce, j'enlève les menottes à Deen qui se frotte les poignets. Nous nous retrouvons dans une pièce où sont réunies toutes les affaires des prisonniers. Bien sûr, je sais où

sont enfermées mes affaires, mais pour donner le change, j'ouvre plusieurs placards avant de les retrouver. J'en sors une tenue qui n'est certes pas comme celles que je porte d'habitude, mais ça fera l'affaire. Il y a un pantalon basique et un débardeur, en plus d'un blouson de cuir marron foncé. Je me tourne vers Deen qui semble devenu silencieux.

— Tourne-toi, dis-je.

Il s'exécute sans un mot. J'enlève l'uniforme du garde Doug et la tenue de prisonnier avant de passer rapidement ce qui doit être mes vêtements.

— Mets ça ! lui ordonné-je presque en lui lançant l'uniforme de Deen.

Il enlève sa tenue de prisonnier et enfile la tenue du garde. Je me retourne pour inspecter ce qui reste comme cadeaux fournis par Pomona dans le placard qui m'est dédié et sors des armes somme toute rustiques. Munie de mon couteau et d'un vieux colt équipé de quelques balles, j'attache l'holster pour y placer l'arme comme si je faisais ça tous les jours. J'enfile ensuite des bottes de cuir montantes avec une sorte de petite poche où je place immédiatement le couteau. Deen semble encore sous le choc. Je m'avance vers lui et lui remets l'uniforme comme il faut, attrape le pistolet qu'il tient de manière très peu orthodoxe et le lui replace dans son holster. Je lui demande rapidement :

— T'es prêt ?

Il hoche la tête, mais je peux voir naître le doute dans ses yeux.

— Si on voit quelqu'un, tu dis que tu escortes la prisonnière dehors, « elle a été libérée », imité-je.

Je lui intime doucement :

— Et tu restes calme, tu ne sors ton arme qu'en dernier recours. Tu as bien compris ?

Cette fois-ci, je peux voir de la conviction dans son regard.

— Oui, répondit-il, plus sûr de lui.

Bien, brave gars. S'ils sont tous comme ça dans leur rébellion, ils ne vont pas

faire long feu. J'ouvre la porte et attrape la main de Deen pour la placer sur mon propre bras comme simple illusion qu'il nous mène à l'extérieur. Bien sûr, c'est l'inverse. La traversée du Fort se fait sans encombre, mais quand nous arrivons à la sortie, deux gardes nous observent. Ils jaugent notre approche.

— Reste calme, dis-je tout bas.

Je sais qu'il a entendu vu que sa main se contracte sur mon biceps. Nous sommes à quelques pas de la porte de sortie et avant qu'un des deux gardes dise quelque chose, Deen ouvre la bouche.

— Elle est libérée, je dois l'escorter à l'extérieur, déclare-t-il le ton sûr.

Les deux hommes acquiescent et ouvrent les doubles portes que nous franchissons sans empressement.

— Quand je te dirai cours, tu cours. Comme un dératé, souligné-je tout bas.

— D'accord.

Nous continuons sur quelques mètres, puis je donne le signal, et aussitôt, nous courons vite jusqu'à ce que le Fort soit hors de vue, puis Deen, essoufflé, s'arrête pour reprendre de l'air.

— Waouh, j'aurais jamais cru que ça marcherait, dit-il, surpris.

Ouais, à qui le dis-tu ! Si c'était en vrai, tu serais déjà mort, crétin, pensé-je fortement.

— Ces militaires sont complètement à la ramasse, dis-je en rigolant.

Innocemment, en faisant semblant d'être essoufflée, je le questionne :

— Alors, on va où ?

Deen me regarde dans les yeux, et je peux voir son regard briller d'une lueur inconnue.

— Je connais des gens à l'auberge de Trantum, dit-il doucement. Mais avant j'enlève ce truc, dit-il en ôtant l'uniforme.

— OK, j'te suis, dis-je doucement.

## CHAPITRE 3

Nerys

Edum, capitale du commerce ouest de la planète douze. Il y a trois chemins pour y parvenir, le premier passe par la terre, c'est celui que j'emprunte ; le second, par le réseau de chemin de fer des anciennes mines, et le dernier, évidemment par les airs. Je n'ai pas quitté le cheval depuis quatre heures, aussi je cherche un endroit pour m'arrêter. De préférence, un endroit quelque peu ombragé, même si cela me prendra encore quelques minutes. L'oasis la plus proche que je connaisse est à deux kilomètres. Je tanne le malheureux cheval pour qu'il avance, s'il s'arrête maintenant, il mourra de soif ici. Je replace le foulard de Merya autour de ma tête pour me protéger du soleil. Le temps sur cette planète est assez particulier. Il a deux saisons : l'été de la Récolte et l'été diurne. Le premier est composé de deux phases, jour et nuit, durant lequel le temps est plutôt chaud le jour et frais la nuit, ce qui permet aux plantations de donner un maximum de ressources. Originellement, sur la planète douze, le fruit par excellence est le melon du désert, car il pousse facilement et en abondance sur les surfaces désertiques. Le second, l'été diurne, est moins chaud, mais dure plus longtemps, et la nuit est très courte, trois heures seulement.

J'observe au loin les premiers reflets de l'eau et laisse le cheval courir librement jusqu'à sa source. Alors que je pose un pied à terre, je remarque différentes traces de pas, et sitôt, on m'interpelle :

— Nerys ! Nerys !

Il s'agit de Deen, il est vêtu comme un souillon, sa barbe est naissante et ses cheveux en bataille.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu es seul ? dis-je en saisissant l'arme à ma ceinture et scrutant les environs.

Je rattrape les rênes du cheval et fais un pas en arrière.

— Oui je suis seul, malheureusement, dit-il tristement avant de reprendre la parole. Nous avons réussi à nous échapper in extremis. Nous nous dirigeons vers Edum, dit-il dans la confiance.

— Qui ça, nous ? Tu viens de dire que tu es seul.

— Nous, la femme avec qui je me suis échappé. Oui, malheureusement, je suis seul, mes frères d'armes sont restés dans la prison, ajoute-t-il tristement.

— Alors tu crois que je ne suis pas ton frère d'armes si je comprends bien ? dis-je en le toisant.

— Quoi ! Mais non, pas du tout ! Et toi, que fais-tu ?

Deen s'approche d'un palmier aux larges feuilles pour se trouver de l'ombre lorsqu'une femme apparaît sur le sommet d'une dune dorée. Je braque aussitôt mon arme dans sa direction et manque de tirer, heureusement qu'elle a levé les mains.

— Waouh, on se calme, jeune fille, baisse ton arme, dit-elle simplement.

— Elle est avec moi, c'est d'elle que je te parlais, précise Deen.

Je l'observe de haut en bas, devine qu'elle a à peu près ma taille, qu'elle a des cheveux mi-longs, attachés et auburn, et qu'une ecchymose s'est logée sur sa tempe droite. Mais avant tout ça, une chose me frappe davantage encore : sa peau est plus blanche que celle des autres habitants que j'ai pu rencontrer. Deux solutions peuvent expliquer ce phénomène, puisqu'ici le soleil jette ses rayons sur la planète en continu, soit elle habite Paryum où il existe de nombreuses villes troglodytes, soit elle n'est pas de cette planète. J'interroge Deen sans attendre.

— Comment l'as-tu rencontrée ?

— En prison, le garde l'a bien amochée, mais elle s'est bien défendue, répond-il, fier de sa recrue.

— D'où est-ce qu'elle vient ?

Deen hausse les épaules et se tourne vers la jeune femme qui s'approche. Je ne baisse pas totalement mon arme. Elle prend la parole :

— De la planète sept. Ma sœur m'a envoyé une carte disant qu'elle avait des problèmes ici. Je suis venue dès que j'ai pu. Une fois que je les ai retrouvés, elle et son mari, j'ai remarqué qu'ils avaient des... certaines difficultés à se procurer de la nourriture. Donc, j'ai chapardé quelques trucs qui traînaient par-ci par-là. Malheureusement, des soldats ont investi l'entrepôt où j'étais. Je me suis battue du mieux que j'ai pu, mais ces enfoirés m'ont eue et m'ont bouclée, dit-elle, en colère.

Elle arrive à se payer un ticket par l'AITV & cie, mais n'a pas de quoi payer de la nourriture ? Je n'y crois que maigrement. Je me retourne vers Deen.

— Où allez-vous ?

La jeune femme pose un regard méfiant sur moi.

— Nerys, je te l'ai dit, nous allons à Edum, et toi ?

— Il n'y a pas d'autre chemin pour y aller, où crois-tu que je vais ? dis-je sous la tension.

Je m'approche de la jeune femme, arme au poing.

— Comment tu t'appelles ?

— Ça te regarde ? Deen m'a promis de m'aider à retrouver ma sœur, c'est tout, dit-elle simplement.

— Deen est un homme de parole, et toi ? Après tout, on ne te connaît pas, alors je te conseille d'être plus aimable si tu as besoin d'aide, parce que sans nous tu ne tiendrais pas toute seule deux jours dans ce désert.

Elle me regarde sans piper mot tandis que Deen lui accorde un regard doux. J'ajoute :

— T'as des armes sur toi ?

— Oui, mais...

— Donne-les, lui ordonné-je contre son gré en usant de la dissuasion de ma

propre arme pour la contraindre.

Après avoir détaché un holster et sorti une arme maigrement chargée, j'entreprends de la fouiller moi-même, des pieds à la tête, sous son regard empli de colère.

— Dès que nos chemins se sépareront, je te rendrai ça, t'en fais pas.

Faisant à nouveau face à Deen, je poursuis :

— On peut se voir une minute ?

L'homme acquiesce. À peine plus grand que moi, Deen est un homme plutôt maigre, ce qui ne se devine pas sous sa barbe naissante. Ouvrier pour les postes de Trantum, il n'a pas le physique des hommes que peut espérer Daez. D'ailleurs, peu sont ceux qui sont encore de réels et robustes fermiers. À quelques pas de là, nous parlons à voix basse. Je prends la parole.

— Tu lui fais confiance ?

— Je sais pas... Elle n'a pas l'air méchante, regarde là, elle est effrayée. Qu'est-ce qui t'a pris de lui ôter ses armes ? Elle pourrait se battre avec nous s'il y en a nécessité sur la route, me dit-il en désignant le chemin pour Edum du menton.

— Ou nous tuer et prendre le cheval.

Deen lève un bras vers le ciel.

— De toutes les femmes qu'il aurait pu choisir pour « ça » il t'a choisie, toi. Tu sais que t'es vraiment une emmerdeuse de première ?

Il se met à sourire de toutes ses dents, tandis que je murmure en la zyeutant.

— Ouais, et tu sais quoi ? Je ne vais pas la lâcher et toi non plus. Je m'explique, si elle vient d'une autre planète comme elle l'avance, elle pourra être un bon otage, si elle ment et qu'elle est de la milice, elle fera un bon otage.

— Aidons-la plutôt à retrouver sa famille, suggère-t-il en faisant un pas pour

s'éloigner.

Violamment, je plaque ma main contre sa poitrine et l'arrête.

— C'est Daez qui m'envoie, et j'ai des ordres. Pas question de gaspiller notre temps. Une fois à Edum je vous laisse jusqu'au matin. À l'aube, nous repartons, et si tu veux savoir où il faut être, tu as intérêt à me suivre. Je suis assez claire ?

— Très bien ! peste-t-il cette fois en s'écartant.

Nous retrouvons le cheval qui s'abreuve à l'oasis où je vais trouver de l'eau moi aussi, puis nous reprenons notre chemin. Dans le désert, il n'y a qu'une règle qui prévaut, celle qui dit qu'être trop généreux tue. Si vous êtes nomade et que vous passez votre temps à gaspiller vos ressources et vos efforts pour aider quelqu'un d'autre, vous vous mettez en danger. Ici, il n'y a qu'un seul mot d'ordre : avancer avant que quelque chose ne vous tombe dessus.

Tous les genres de créatures vivent dans ces déserts, des vers souterrains qui sont en perpétuel mouvement, aux serpents et autres reptiles quadrupèdes menaçants, sans oublier leurs proies préférées, les mammifères cornus et oiseaux qui tombent dans leurs pièges la plupart du temps. Les vers souterrains ne remontent presque jamais à la surface, la raison en est qu'ils sont bien trop lourds et que les efforts pour s'immerger à nouveau dans le sable valent la dépense énergétique de leurs repas. Cependant, il arrive qu'ils le fassent, surtout lorsque c'est la saison de la récolte, car beaucoup viennent se perdre ici pour cueillir les melons sauvages qui poussent à cette période. Quoi qu'il en soit, de manière générale, ils creusent des galeries souterraines, parfois dans la roche et souvent dans le désert, avec des puits de sable qui leur servent de pièges et de garde-manger. Lorsque vous avez un pied là-dedans, on peut dire que vous n'existez plus, le ver se met à émettre des vibrations, ce qui fait glisser le sable en son centre et vous emmène directement dans sa gueule. J'ai déjà vu ça une fois avec une antilope, c'était un triste spectacle.

Les fragments d'étoile sont solidement attachés dans une besace nouée à ma ceinture, j'espère en tirer un bon prix chez ce bougre de Rick Gem. C'est

un vieux bonhomme, pas très grand, dont le sommet du crâne est plutôt dégarni et surmonté d'une espèce de casque. Une paire de lunettes particulière décore son visage. L'un des deux verres est surmonté d'une loupe pour examiner les pierres précieuses. C'est le joaillier le plus connu d'Edum. On raconte qu'il y a quelques années, il était encore un pilleur persévérant, et qu'un jour, il est tombé sur une pierre que l'on nomme Œil du Ver, une pierre extrêmement rare née de la fossilisation de ces créatures. Depuis, il aurait abandonné ses fouilles pour tenir un commerce de pierres précieuses qu'il revend ensuite ou dont il fait de drôles de bijoux.

— Hé ! l'étrangère sans nom, essaie de lever les pieds si tu ne veux pas attirer de prédateurs. Tu fais trop de bruit, dis-je sans me retourner.

\*\*\*

Skylan

Cette fille est vraiment... Il faut que je sois sur mes gardes. En tant que soldats d'élite, nous avons dû subir quelques améliorations d'ordre physique et mental. J'ai reçu des implants lors de mon passage dans l'école de commando, rien de trop extrême cela dit. Mes sens principaux sont légèrement accrus, ma vision est améliorée, mon ouïe un peu plus développée, mais parfois, et je m'en suis rendue compte sur le terrain, toutes ces perfections, nécessaires selon nos supérieurs, ne nous sont d'aucunes utilité. Alors, en plus d'avoir dû apprendre toutes les langues et tous les dialectes des tribus, ainsi que le langage des signes, j'ai aussi appris à lire sur les lèvres ; et malgré nos diverses connaissances et autres aptitudes, il y a des choses qu'on ne vous apprend pas et qui doivent s'acquérir à force de missions, comme inspirer la confiance aux gens. Pour ça, pas de cours, oh si bien sûr, la psychologie ça aide, mais pour cette fille, il y a quelque chose de plus.

Parfois, un menteur reconnaît plus facilement celui qui ment, j'ai l'impression que cette Nerys n'est pas celle qu'elle paraît être. Tout de suite, dans les premières minutes de notre rencontre, elle a immédiatement

instauré son statut de chef. Évidemment, c'est une femme, et de ce que j'en sais, sur cette planète les rebelles sont davantage des hommes. De surcroît, elle est jeune, ce qui n'est guère un atout. Heureusement, j'ai la confiance de Deen, mais je ne sais pas encore si c'est un inconvénient ou pas. Il a été facile de le berner, mais elle, cela sera bien plus dur. J'ai bien vu qu'elle n'a pas cru à mon histoire, tout du moins pas dans son intégralité, donc j'ai fait quelques petites erreurs. Cependant, je fais plus de bruit qu'à l'accoutumée pour marcher et je traîne des pieds plus que nécessaire.

— Je t'ai déjà dit de lever les pieds, l'étrangère, je ne tiens pas à servir de repas à un ver !

Encore un rapport de force. Je décide de ne pas entrer dans son jeu. Néanmoins, je souffle pour témoigner de mon agacement avant de continuer à marcher en faisant attention. Nous marchons dans ce désert depuis quelques heures déjà. Nerys est sur son cheval, et Deen, à pied, est vraiment mal en point. Il ne doit pas avoir l'habitude de marcher comme ça, encore moins sous cette forte chaleur. Je l'aide à avancer depuis déjà une heure, mais Nerys n'a pas ralenti l'allure. Après un coup d'œil à l'homme, je remarque qu'il est à la limite de la déshydratation. Il a la peau pâle, les yeux ternes, une légère fièvre et surtout, les lèvres extrêmement sèches. L'homme est rapidement pris de vertiges. Il faut qu'on s'arrête.

— Il lui faut de l'eau, dis-je en désignant l'homme.

D'un geste rapide, elle descend de sa monture et s'approche de Deen. Avec une hésitation, elle pose sa gourde contre ses lèvres, et nous l'aidons à monter sur le cheval.

— C'est bon, vas-y, on est plus très loin, je vais marcher, dit-elle avec un soupçon de remords bien dissimulé.

La jeune femme marche à présent à côté de moi, d'un pas souple. D'une certaine manière, elle me fait penser au Capitaine Pomona. Mon instinct me dit qu'elle a dû subir quelque chose de vraiment horrible. Elle est légèrement plus petite que moi, les cheveux longs et d'un brun très foncé. Sa peau est mate et ses yeux d'un noir très profonds. Évidemment qu'elle se méfie de moi, avec ma peau blanche et mes cheveux roux foncé, héritage

paternel. Je ne rentre pas du tout dans le paysage, heureusement pour moi, j'ai étudié les diverses cultures et je sais que je ressemble à peu près aux habitants de la planète sept.

Bientôt, je commence à apercevoir au loin quelques bâtiments et quelques personnes. Bon ! Comment faire pour instaurer un climat de confiance ? Je scrute les environs et, à quelques pas de l'entrée de la ville, je remarque immédiatement quelque chose qui attire mon attention. Sans perdre de temps, je me jette sur la femme à mes côtés et la maîtrise rapidement, propulsant son arme au loin et lui faisant une clef de bras. Je la regarde à présent dans les yeux, elle semble surprise, mais cet état de fait laisse subitement place à la colère, et elle se débat. Avant qu'elle ne commence à parler, je lui crache presque à la figure.

— Espèce de garce, tu m'as conduite tout droit dans un piège !

Elle tourne aussitôt la tête pour avoir de l'air et me donne un coup de coude dans la paroi abdominale.

— Le soleil t'a tapé sur la tête, ma parole ! me dit-elle avec colère. On arrive à Edum, regarde par toi-même !

Heureusement que j'ai appris à prendre des coups. Je continue avec force :

— Je le vois bien ! Et dans cette ville, il y a plein de soldats qui attendent ! Pour qui tu travailles ?

— Si tu n'arrêtes pas de crier ainsi, oui, peut-être que des soldats vont venir, et si c'est le cas, ils nous tueront tous les trois, alors maintenant, tais-toi et avance.

Je relâche progressivement la pression sur son cou.

— Tu connais peut-être ta terre, mais moi, j'ai de l'expérience avec les soldats, et crois-moi, quand ils cherchent quelqu'un ou quelque chose ils le trouvent ! Hors de question qu'on passe par là ! Trouve une autre entrée, sinon on sera véritablement mort ! Je te rappelle que Deen et moi on s'est échappés d'une prison militaire, ils ont nos identités et à l'heure qu'il est, ils ont dû envoyer nos avis de recherche sur toute la planète, dis-je avec sincérité.

— Il n'y a que ce chemin pour rejoindre Edum, on n'a pas le choix. Tu vas me lâcher ! dit-elle en me mordant dans le bras.

Aïe ! Oh la garce ! J'arme mon poing, mais au moment où j'allais le lui asséner sur la tempe, je vois du coin de l'œil un homme et une femme en uniforme s'approcher. Je me lève prestement, fusille Nerys du regard, puis leur fais face.

— Vous avez besoin d'aide, Mesdames ? dit la femme soldat à droite.

Je me tourne plus particulièrement face à elle avec un sourire gêné et les larmes aux yeux. Quelle bonne comédienne je fais ! Je sais que les soldats qui sont envoyés ici viennent de Terre et qu'ils sont plus tolérants envers beaucoup de choses.

— Je suis désolée de vous avoir fait venir jusqu'ici pour rien, c'est juste...

Désignant Deen, qui essaie de se donner une constance, d'un coup d'œil, je m'approche de la femme soldat et pour être sûre de n'être entendue que par elle, je murmure :

— Vous voyez la femme derrière moi ?

Le soldat fixe Nerys toujours allongée à terre, et je peux clairement voir dans les yeux du sergent qu'elle aime ce qu'elle voit. Parfait, il suffit de changer un peu l'histoire. Je me rapproche encore de la militaire, jusqu'à ce que mon corps frôle presque le sien. Immédiatement, la jeune femme tourne la tête vers moi avec un air perplexe. Je rougis quelque peu sous son regard, puis zeyeute le soldat qui regarde notre interaction avec intérêt, lui aussi. Personne ne bouge, j'ai les cartes en main. J'adore.

— L'homme sur le cheval est très riche, et nous sommes en quelque sorte à son service... Et parfois, il nous demande de... Vous voyez, dis-je en rougissant.

Immédiatement, la femme comprend et se sent presque gênée. Je me retourne vers Nerys et lui tends la main avec un sourire. Je vois qu'elle aussi se force à faire son meilleur numéro avant de saisir ma main et je l'attire volontairement contre moi en passant mon bras dans son dos. Là, notre chef se contracte, mais ne laisse rien paraître.

— Très bien, vous pouvez y aller, dit le soldat.

Avec un sourire enjôleur, j'attrape la main de Nerys, tandis que j'attrape les rênes du cheval pour nous forcer à marcher jusqu'à la ville. Je n'ai pas besoin de me retourner pour voir que les soldats reprennent eux aussi le chemin vers leur caserne.

\*\*\*

Nerys

Après un dernier regard en arrière, je note que les soldats ne sont plus que des silhouettes fantômes disparaissant sous les rayons du soleil. La main de l'étrangère est toujours plaquée contre ma taille avec force pour me maintenir près d'elle. Je ne lui fais décidément pas confiance. Elle a l'air de tout sauf d'une étrangère et elle semble savoir beaucoup de choses sur notre planète. Ce qui est plutôt rare, car nous ne figurons pas sur la carte de voyage de l'AITV comme destination de rêve. Je peste en m'écartant fortement d'elle, le visage rouge de colère.

— C'est bon, ça suffit maintenant !

Je ne sais pas si je ferais le poids contre elle en combat au corps-à-corps, elle a l'air de savoir comment m'immobiliser, et je n'aime pas du tout cette perspective. Je m'adresse à Deen :

— Comment ça va ?

L'homme marmonne vaguement qu'il est toujours là avant que je ne prenne les rênes du cheval qui sont toujours entre les mains de l'étrangère. Elle n'a même pas l'air fatiguée par cette marche. Je l'interroge :

— Tu fais beaucoup de marche sur la planète sept, hein ?

— Je cours plutôt. Tu ne connais pas la planète sept, toi ? dit-elle sarcastiquement.

— Je n'ai pas beaucoup eu l'occasion de me payer ce type de voyage, dis-je

d'un ton monocorde.

— Qui te parle de payer ? dit-elle un sourire en coin.

— Ce qui explique que tu saches courir. Très bien reçu, la Voleuse.

Les bâtiments de tôle et de pierres se dessinent plus profondément dans les paysages que les petites baraques qui nourrissent le bidonville dans lequel nous arrivons. De nombreuses familles de pionniers se sont installées ici sans connaître la fortune qu'ils étaient venus y chercher. Depuis, il y a aussi des vagabonds qui trouvent refuge dans ces quartiers ou de nombreux enfants qui ne sont pas recueillis par les guildes, qui ne sont autres que des orphelinats cherchant un personnel gratuit et obéissant en échange d'un enseignement plutôt complet. J'ai plutôt eu de la chance de connaître deux ou trois de ces guildes, sans quoi je ne serais pas là aujourd'hui.

— On ne s'arrête pas, dis-je à l'étrangère.

Elle observe un tas de marmites bouillantes et les grigris suspendus aux tôles rouillées des baraques avoisinantes.

— Tu t'arrêtes jamais de donner des ordres, toi ? me lance-t-elle.

— Si tu veux rester là, ne te gêne surtout pas pour nous.

Je saisis son arme, qui est dans mon sac, ôte les balles avec quelques difficultés et la lui tend. Le ronron des vieilles turbines électriques sur le point de lâcher donne une ambiance pesante à ce lieu. Je reprends ma marche après avoir donné de l'eau à Deen.

— Tu sais combien il est difficile de trouver ce genre de balles sur cette planète ? Si tu les gardes, je reste !

— Bien, alors avance, la Voleuse.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles ! Tu ferais mieux de réfléchir avant de tenir de tels propos, petite !

Ses pas se font entendre, elle nous rattrape sans aucun problème, et je laisse couler sa dernière remarque, j'ai assez gaspillé ma salive. Nous dépassons bientôt les cuves d'eau stagnante et quittons le bidonville pour

suivre la route principale. La ville a une tout autre allure, plus grande, plus haute, plus propre. Après avoir déambulé dans les rues, je m'arrête devant un cabinet. Le médecin, si on peut l'appeler ainsi, exécute toutes sortes de tâches. Pour être au plus près de la vérité, il fait ce qu'on lui demande du moment qu'on le paye. J'attache les rênes du cheval et lui demande :

— Aide-moi à le transporter à l'intérieur.

— Avec un s'il te plaît, ça serait parfait, laisse-t-elle simplement filer avant de s'exécuter.

Nous transportons Deen sans un mot et l'étalons sur une table où gisent diverses taches de sang. Certaines des miennes se sont mêlées au bois, elles aussi.

— Oh bon sang, Nerys, c'est bien toi ? demande le médecin. Je n'aurais pas cru te revoir un jour, la dernière fois que j'ai vu Olek, il m'a dit que tu étais partie avec d'autres marchands.

Je n'aime pas particulièrement qu'il puisse donner des informations à l'étrangère, aussi, je ne réponds pas.

— Cet homme a besoin de quelques soins, il supporte mal le soleil, dis-je en dénouant le foulard qui me couvrait la tête.

— Je n'aime pas l'idée de te demander ça, mais les temps sont durs, tu sais, Nerys, alors...

— Tu seras payé, Médecin.

Il s'occupe de Deen aussitôt après m'avoir lancé un regard pour tester la véracité de mes paroles. Je ne change pas de ton.

— Il lui faut du repos et un bon repas, je peux fournir l'eau, mais pas la nourriture, avoue-t-il à contrecœur.

— Très bien. Allez viens, l'étrangère, on va lui chercher à manger.

— Ah ! parce que maintenant, tu demandes l'aide d'une voleuse ? demande-t-elle ironiquement.

Je quitte le palier et avance sur la rue, passant devant différents commerces dont celui de Rick Gem. Je me renseigne :

— Elle vit où ta sœur, exactement ?

— À Caracum, près du spatioport, mais les soldats ont bouclé la planète, plus personne ne part. Je sais qu'elle a quitté la ville, mais je ne sais pas où elle a pu aller, dit-elle tristement.

— T'as une photo d'elle ? Un... nom ?

Toujours suspicieuse, je guette sa prochaine réponse.

— Non, pas besoin de photo, tout est là, dit-elle en pointant sa tête. Druzilla.

Elle précise simplement cette information avec quelque chose dans le regard.

— D'accord, attends-moi là, je n'en ai pas pour longtemps, dis-je en entrant dans la boutique.

— Ai-je vraiment le choix ? dit-elle sarcastiquement.

J'entre dans la boutique où un mur en bois muni d'une vitre et d'une petite ouverture me laisse à peine entrevoir Rick sur son atelier. Après plusieurs pressions sur la sonnette, il arrive au comptoir, et je lui présente ma besace.

— Bonjour, c'est pour un échange.

Il s'en saisit et observe le contenu attentivement d'un œil expert.

— Des fragments d'étoile gné, admet-il. Le chemin a dû être long depuis Le Pic de l'Œil.

— En effet, alors, combien pour tout ça ?

— Une petite minute, dit-il encore en se dirigeant près de sa balance.

Soupesant le lot avec attention, il revient au comptoir et me regarde attentivement.

— Je te reconnais..., t'es la petite qui traîne avec les marchands gné ?

— Traînait, repris-je. Je suis à mon compte maintenant.

— Mille trois cents piastres pour le lot, annonce-t-il.

Je le regarde patiemment, faisant mine d'évaluer son offre qui est en dessous de mes attentes.

— Il m'en faut un peu plus, admis-je.

— J'irais jusqu'à mille cinq cents, mais au-dessus je ne peux pas. La plupart de ces fragments sont trop petits pour en faire de véritables bijoux.

— Trop petits ? Vous voulez rire, mille cinq cents c'est le prix de ces cinq belles pièces à elles seules.

Rick me jauge, ôte son casque et replace ses quelques cheveux sur son crâne.

— Alors je te prends ces cinq pièces, annonce-t-il.

Je lui fais mon plus beau sourire avant de poursuivre la négociation.

— Je vends le lot, mais si tu n'es pas intéressé par mes services, j'irai vendre ces pierres ainsi que les prochaines à Sartum.

Saisissant les pierres à travers l'ouverture, il attrape mon bras et me stoppe.

— Très bien. T'es pas facile en affaire gné ?

— Je veux une offre sérieuse.

— Trois mille cinq cents, dernier prix, qu'est-ce que tu en dis gné ?

— Marché conclu.

Nous échangeons une poignée de main, puis je place les billets dans ma besace et retrouve l'étrangère sur le pas de la porte.

\*\*\*

Skylan

La jeune femme semble bien connaître la ville. Elle sait exactement ce qu'elle doit faire, et où. J'ai remarqué le petit sac qu'elle tenait précieusement, grâce au Docteur, enfin, vu l'endroit où il opère, je ne le qualifierais pas vraiment de médecin, mais bon, peut-être ne connaît-elle pas mieux. Nous avons traversé différents niveaux de la ville et nous sommes à présent dans la partie la plus riche, si je puis la qualifier comme ça. Nerys s'est très vite fait un jugement sur ma personne, elle pense que je suis une voleuse. Grand bien lui fasse, du moment qu'elle ne découvre pas ma véritable identité. Je dois dire que je m'amuse terriblement, même si je risque à tout moment de me faire tuer par des rebelles ou même des militaires. Il faut que je sois constamment sur mes gardes.

De ce que j'ai compris de certains échanges entre elle et Deen, elle semble être une personne importante pour les rebelles. Peut-être est-elle la fille du chef ou quelque chose comme ça ? En tout cas, elle prend part au combat de près, c'est une certitude, même si je ne sais pas encore dans quelle mesure. Il faut que je trouve un moyen pour qu'elle m'accepte dans son cercle, ce qui ne va pas être une mince affaire, considérant les débuts de notre relation. Elle me fait attendre en dehors de la boutique, qui vu de l'extérieur, ne semble pas en être une non plus. La rue est peu animée comparée aux autres quartiers par lesquels nous sommes passés. Les gens que je croise néanmoins semblent méfiants et toujours sur le qui-vive, peut-être sommes-nous dans un quartier de contrebandes en tout genre. Enfin, bref ! Mon but n'est pas d'arrêter un quelconque trafic.

D'un coup, Nerys se matérialise devant moi. Elle ne dit pas un mot pourtant je peux voir dans ses yeux que ce qui s'est passé à l'intérieur de la bâtisse l'a mise de bonne humeur. Peut-être devrais-je entamer le dialogue. Avec une pointe de curiosité, je lui demande :

— Que faisons-nous maintenant ?

— Je peux te faire confiance, cinq minutes ? rétorque-t-elle avec froideur.

Sérieusement ? Cette fille me traite de voleuse depuis presque le début de notre pseudo rencontre et là, elle me demande si elle peut me faire

confiance ?

— Le simple fait de répondre à cette question est stupide ! Le fait est que, soit tu me fais confiance, soit non. Je te dirais bien de te fier à ce que tu ressens, mais vu que tu me considères comme une voleuse alors que tu ne me connais pas, je ne pense pas que ce soit la bonne chose à faire. Deen me fait confiance, je lui ai sauvé la vie dans cette prison, j'aurais pu m'échapper toute seule, répondis-je honnêtement.

Je la jauge du regard pendant quelques secondes.

— C'est bien ce qui m'inquiète. Tu as raison, je ne te fais pas confiance. On va aller chercher à manger pour Deen, puis tu resteras avec lui jusque demain.

— Très bien. Mais sache que si je devais te juger comme tu te permets de le faire pour moi... Dire que ma sœur m'avait dit que vous étiez sympas, vous, les gens sur cette planète..., dis-je alors que nous nous remettons en route.

Je reste à sa hauteur pour tenter d'instaurer quelque chose, un futur dialogue, même si ce n'est pas aisé, lorsqu'une étincelle traverse ses yeux, comme si quelque chose venait d'être ravivé en elle.

— Je n'ai pas le temps pour ça, dit-elle plus tristement qu'elle ne l'aurait voulu avant de m'indiquer comment retrouver Deen. Je vous retrouverai, ajoute-t-elle déjà plus loin.

— Attends !

Après l'avoir rattrapée en courant, je la retiens par le bras. Elle semble véritablement plus renfrognée qu'en colère.

— Pourrais-tu, s'il te plaît, me rendre les balles de mon revolver ? J'y tiens beaucoup, dis-je sérieusement.

— T'as pas l'air d'avoir besoin de ça pour te défendre pourtant, mais tiens, on sait jamais, ce serait bête que je meure avec des balles que personne ne pourra plus utiliser, hein ?

Elle fouille dans la poche de son pantalon et sort les quelques balles qu'elle

analyse dans sa paume avant de saisir ma main et de les déposer dans la mienne. Je resserre ma main sur les balles comme si c'était mon plus précieux trésor en me demandant où elle peut bien se rendre.

— Ce n'est pas juste des balles, dis-je, les yeux emplis de tristesse pendant une fraction de seconde.

Nerys n'a de cesse de m'observer pendant toute notre interaction, j'ai un mince sourire.

— Merci, je vais rejoindre Deen maintenant, dis-je doucement.

— D'accord, reste avec lui jusqu'à mon retour, s'il te plaît. Je n'en ai pas pour longtemps.

Je m'en retourne et m'efforce de suivre les instructions pour retrouver l'endroit où nous avons laissé Deen. Heureusement que j'ai une excellente mémoire, car ses explications n'étaient pas très claires.

Lorsque je passe la porte du cabinet, une odeur de désinfectant me prend immédiatement au nez. L'homme d'âge moyen me fait un sourire en me voyant. Il s'apprête à parler, mais je prends la parole en premier pour avoir l'avantage de diriger dialogue. Comme il connaît Nerys, il pourra peut-être me renseigner ou m'en apprendre davantage sur cette énigmatique jeune demoiselle.

— Deen va bien ?

— Il a eu une sévère déshydratation, mais cela aurait pu être pire, admet-il. Il sera bientôt sur pied, cependant, il lui faut du repos.

Après un temps de pause, le pseudo-médecin reprend la parole.

— Vous êtes sa... compagne ?

Je lui souris avant de répondre.

— Non, nous sommes juste amis si l'on peut dire. Je ne suis pas de ce bord-là, Doc'. Sans vouloir vous offenser, vous êtes vraiment docteur ?

— Oh très bien, euh non, je n'ai pas vraiment réussi les examens, ce qui ne

m'empêche pas de prodiguer des soins à ceux qui en ont besoin. J'ai tout de même des bases solides, se défend l'homme bavard.

— Nerys m'a dit qu'elle n'en avait pas pour longtemps, j'espère que nous ne vous faisons pas perdre votre précieux temps.

Comment vais-je pouvoir l'amener à parler de Nerys sans que cela paraisse trop suspect ?

— Tout est déjà arrangé, Nerys a payé pour la nuit, dit-il sans plus de détail. Vous travaillez tous les deux avec elle ?

Je lui fais un sourire discret tout en me demandant combien peuvent bien coûter ses services.

— Non, je viens d'arriver. Pour ce qui est de Deen, j'en sais rien. Je l'ai rencontré près de Trantum. Je n'ai fait connaissance avec Nerys qu'en arrivant près de cette ville, mais ils avaient l'air de bien se connaître, alors peut-être travaillent-ils ensemble ?

— Je ne saurais vous répondre, Nerys ne s'étale jamais bien longtemps en paroles, en tout cas avec moi. Nous ne nous connaissons que très peu, je suis juste un médecin, dit-il.

Évidemment cela aurait été trop simple. Peut-être que Deen la connaît mieux, mais j'en doute... Ce doit être le genre de personne vraiment secrète qui ne dit certaines choses qu'à certaines personnes, et encore ! Je suis sûre que parfois ce sont des mensonges. Je demande :

— Je peux voir Deen, ou il dort ?

— Vous pouvez le voir si vous ne le dérangez pas, dit-il, courtois.

Après avoir remercié l'homme, je pars retrouver Deen qui semble endormi, repère une chaise dans la chambre qu'il occupe et m'y assois. J'attrape les balles que Nerys m'a rendues et un large sourire apparaît sur mon visage. Maintenant, j'ai ses empreintes. Rapidement, j'ouvre la doublure de mon gilet et attrape ce qui semble être une feuille au premier abord. Si n'importe qui tombe dessus, il ne verra pas la différence. Je continue à regarder en direction de la porte entrouverte et j'appuie rapidement avec mon pouce

sur le coin droit en bas de la feuille. Cela scanne mon empreinte et, sans bruit, la feuille semble prendre vie. En réalité, il s'agit d'une interface, d'un ordinateur à la pointe de la technologie la plus basique sur notre monde. J'accède rapidement à la rubrique qui nous sert à trouver, ou simplement confirmer l'identité d'une personne, puis je fais simplement rouler la balle sur le cadre prévu à cet effet. Immédiatement, cela cherche et élimine mes propres empreintes. N'étant pas sûre du résultat, je fais ça avec les six balles restantes. Une fois ma tâche accomplie, j'envoie toutes les données à Doug. Il mettra environ un jour maximum à les analyser et les répertorier. Les habitants de toutes les planètes sont enregistrés, cette fille se trouvera bien quelque part, et Doug ne devrait pas tarder à avoir son identité. J'éteins et je range rapidement la feuille dans mon gilet, puis je replace les balles dans le revolver après les avoir essuyées. Je rapproche ma chaise de Deen qui semble toujours dormir. Je prends appui sur le dos de la chaise et décide de faire de même. Comme je ne sais pas quand je pourrais le faire, autant prendre du repos tout de suite. Je ferme les yeux, mais reste toujours sur le qui-vive.

## CHAPITRE 4

Nerys

Le soleil commence à décroître lorsque j'arrive à la boutique d'impression du journal local. Il me faut user de maintes manœuvres pour rencontrer le directeur. Il n'hésite pas longtemps devant le paquet de billets que je lui propose. Il regarde avec intérêt les tracts que je lui demande d'imprimer, puis il me jauge et me demande si je fais réellement partie des rebelles.

— On en a eu vent, la milice est passée par ici, il y a quelques heures, pour contrôler nos publications.

— J'arrive au bon moment alors, dis-je.

— Il faut croire que le destin vous réserve toujours une surprise, reprend l'homme en jouant à feuilleter les billets.

— Dans combien de temps cela pourra être prêt ?

— Nous lancerons l'édition dans la nuit, mais dites-moi, comment allez-vous transporter cela toute seule, jeune fille ?

— Ne vous en faites pas pour ça, occupez-vous d'emballer les prospectus et de les faire tenir dans des sacs.

Je pose dix billets supplémentaires sur la table en précisant :

— Pour les sacs.

— Aurais-je le plaisir de vous revoir ? demande-t-il de façon très courtoise.

— Cela dépend du prochain coût de production que vous avez à offrir.

Le directeur sourit, détache le bouton de son veston et défait légèrement sa cravate avant de s'installer sur le siège de son bureau.

— Vous prenez un verre ?

L'homme aux cheveux noirs, rasé de près, se sert une rasade d'alcool. Il n'existe que quelques types d'alcool sur la planète douze, la majorité provenant des fruits du melon du désert. C'est le marché de contrebande le plus fructueux après les pierres précieuses. Les autres types d'alcools sont apportés sur la planète par l'intermédiaire des sociétés marchandes extérieures et sont nettement plus chers. J'acquiesce. En temps normal, je ne bois que très peu. J'ai bien trop vu les ravages que cela fait sur les hommes qui venaient passer leurs soirées à l'auberge de tante Merya. L'alcool rend les gens stupides, mais dans cette situation, cela pourrait être utile à de bonnes négociations tarifaires s'il s'avérait que les rebelles ont encore besoin de tracts.

— Merci, dis-je en saisissant le verre bien plus plein que nécessaire.

— Alors vous êtes engagée, affirme-t-il. Vous avez du cran.

— Mieux vaut ne pas porter de jugement hâtif sur la question, et vous Monsieur... ?

— Andrey Lecourtoy. Je tiens un commerce, seul le bénéfice que je peux en tirer m'importe, avoue-t-il.

— À la santé de vos affaires, dis-je en levant mon verre.

Cet alcool me brûle la langue, je prends une gorgée rapide et généreuse et l'avale aussitôt. Je dois reconnaître que le directeur est plutôt bel homme, mais ses manières me forcent à le comparer à quelqu'un de fondamentalement malhonnête et vicieux, aussi j'exclus toute éventualité d'aller plus loin avec lui.

— À la vôtre, répondit-il en m'imitant. Bien, parlons de ce dont il convient en compagnie d'une acheteuse inattendue comme vous.

Je souris sans aucune volonté, juste pour lui faire plaisir et écoute ce qu'il a à dire.

— Je pourrais sans doute vous offrir le même montant pour cinq mille nouveaux exemplaires, par contre, je ne peux vous donner aucune garantie

de date, vous comprendrez, je suppose.

Après une nouvelle gorgée durant laquelle il plonge ses yeux dans les miens, le prénommé Andrey Lecourtoy m'annonce qu'il demandera vingt-cinq pour cent du prix supplémentaire pour un prochain tirage.

— Il est évident que si le mouvement fait plus de bruit, mon commerce sera davantage contrôlé. La prise de risque a aussi sa propre valeur.

Comme si un duel s'engageait, je bois à mon tour avant de lui donner une réponse.

— Vingt-cinq pour cent...

— À moins que nous trouvions un autre arrangement, avance-t-il.

Je lui souris, sans perdre ma contenance, en finissant mon verre. Ensuite, je me lève et le pose à côté du sien. Son regard est fondu dans le mien, il m'observe comme si j'étais un chat sauvage. Je mets fin à l'échange.

— À demain, Monsieur Lecourtoy, une demi-heure avant l'aube. Bonne soirée.

Quittant l'imprimerie avec un sentiment de satisfaction assez important, je sens les premiers effets de l'alcool. N'ayant pas mangé aujourd'hui et avec le haut taux d'alcool qui se balance dans mon estomac, ma tête tourne légèrement lorsque je retrouve la rue principale. Il me reste à rencontrer la fille de Merya qui tient normalement un commerce d'habits et d'ustensiles au bout de la rue. Je mets un pas devant l'autre sans perdre trop d'assurance alors que la nuit tend à apparaître. Accélérant le pas pour ne plus perdre une minute, j'arrive devant le commerce et pose la main sur une porte fermée.

— Fais chier...

Je recule et aperçois une affiche qui n'est autre qu'un avis de fermeture. Posant mes mains sur la vitre pour apercevoir l'intérieur, je note qu'il y a encore beaucoup de matériel. Je toque sans attendre. Il est fort probable que la fille de Merya habite juste au-dessus ou à l'arrière de la boutique. Après avoir fait le tour, je me rends compte qu'il n'y a personne et décide de

retourner à la clinique pour retrouver Deen. Mieux vaut rester prudente, on ne sait jamais ce qu'il peut avoir idée de dire à l'étrangère...

Mes pas se font de plus en plus lourds, je suis épuisée par la fatigue, le stress, la faim, et... les affaires. Quelques minutes plus tard, j'arrive à la clinique et m'entretiens avec le médecin, lui donnant l'argent qu'il mérite. Sans parvenir à concentrer ma vue bien longtemps sur lui, je demande :

— Où est notre chambre ?

— Au fond du couloir, sur la gauche, dit-il en comptant les billets.

Lorsque j'arrive, je pose l'oreille contre la porte avant de me décider à l'ouvrir. Le silence règne dans la pièce, mais sitôt que j'ai fait un pas sur le parquet, l'étrangère redresse son buste contre le dossier de la chaise sur laquelle elle dormait. Je parcours la pièce des yeux et note qu'il n'y a qu'un lit sommaire au sol en plus de celui où se repose Deen. D'un ton grave, je grogne presque :

— C'est bon. Arrête de me regarder comme si je ne pensais qu'à te faire du mal, t'es sur une planète où les gens se veulent pacifiques.

Je pose ma main sur le chambranle de la porte pour m'aider à rester bien droite.

— Wouah, à ce que je vois, tu as bien fêté ton retour dans cette ville. Les gens, mais toi ? demande-t-elle avec aplomb.

— Repose-toi, dis-je simplement en me voulant rassurante. Je viendrai vous réveiller.

— C'est bon, je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil, par contre, toi, tu devrais dormir, dit-elle. En plus, comme je suis super sympa, je t'ai laissé le lit.

Une trêve semble s'installer, comme si la nuit adoucissait les mœurs, bien que je ne sois toujours pas certaine de pouvoir lui faire confiance.

— Tu peux le prendre, je vais aller... là-bas, dis-je en tournant la tête trop vite.

Je pose la main sur la porte et entreprends de la fermer, hésitant à répliquer une dernière fois avant de partir.

— Arrête de faire ta tête de mule, c'est tellement difficile de juste... Oh, et après tout, fais comme bon te semble, reprend-elle.

Je ferme la porte sur cette dernière parole et m'éloigne déjà dans le couloir, me laissant tomber quelques pas plus loin avant de m'adosser contre le mur frais du bâtiment. Ma tête trouve rapidement sa place elle aussi, et mes yeux se rivent sur le plafond. Qu'est-ce qui m'a pris de m'enrôler là-dedans ? Chaque nouvel épisode de ma vie semble plus chaotique que le précédent... Je plaque mes mains sur ma tête pour chasser les idées étranges qui me viennent lorsque la porte de la chambre de Deen s'ouvre, et qu'à pas de loup, la jeune femme vient s'asseoir face à moi.

— Je suppose que nous ne sommes pas vraiment parties sur de bonnes bases. Je m'appelle Sky, dit-elle en souriant.

— C'est plus court que l'étrangère. Moi, c'est Nerys, dis-je en saisissant la main qu'elle me tend.

Avec un sourire, elle reprend.

— Effectivement. Je sais, j'ai entendu. Je suppose que tu dois avoir un milliard de questions à me poser, non ?

— C'est certain, mais nous n'avons pas le temps pour autant de questions, dis-je sans animosité.

Pourquoi revient-elle vers moi maintenant ? Elle a l'air assez maligne pour savoir profiter de la bonne occasion pour parler aux gens, et après tout, elle ne serait pas la première à tenter de profiter d'un état d'ébriété pour le faire. Elle rigole doucement.

— Y en a tant que ça !

Je laisse ma tête retrouver le mur, cet alcool est plus fort que ce que j'avais imaginé. Je la questionne avec une voix éraillée :

— C'est comment sur la planète d'où tu viens ?

— Totalement différent d'ici, on n'est pas une colonie agricole. Nous sommes une sorte de... grosse industrie. Notre planète est tellement polluée qu'on ne voit plus le ciel.

Alors que la jeune femme, Sky, commence à me donner des explications, je ferme les yeux et m'évade grâce à son récit, imaginant une nouvelle fois ma vie si j'arrivais à entrer dans la compagnie de l'AITV.

— Ma sœur a toujours voulu voir les étoiles.

Elle rigole quelques instants.

— C'est la première chose qu'elle m'ait dite : « Sky, tu verrais, le ciel étoilé, c'est magnifique ». Elle était tellement contente de venir ici, dit-elle, presque nostalgiquement.

\*\*\*

Skylan

Nerys s'est endormie. Son visage semble vraiment paisible ainsi. Je sais que je ne devrais pas faire ça, pourtant, je me relève doucement et attrape la jeune femme jusqu'à la soulever. J'entends un bruit soudain et me retourne, c'est juste le Docteur. Il me regarde étrangement, avant qu'un simple sourire vienne doucement se dessiner sur son visage. Je retourne dans la chambre et pose Nerys sur le lit de fortune. Un coup d'œil à Deen me fait remarquer qu'il est toujours en train de dormir. Punaise, quelle fine équipe ! Une femme mystérieuse avec sans doute un lourd passé et un homme pas du tout fait pour l'action. Si tous les rebelles sont comme ça, je me demande bien comment ils ont pu renverser le Fort. Je m'assois sur la chaise et reprends une position confortable pour dormir.

Après quelques heures de repos, j'entends clairement quelqu'un bouger dans la pièce. J'ouvre les yeux et aperçois Nerys pleinement réveillée, elle semble pressée, pourtant le soleil n'est pas encore levé. En étouffant un

bâillement, je lui demande ce qu'il se passe.

— Il faut qu'on y aille, j'ai un rendez-vous que je ne peux pas manquer. Aide-moi à réveiller Deen, s'il te plaît, me demande-t-elle.

Je suis surprise, c'est la deuxième fois qu'elle me demande gentiment quelque chose. Aussi, je me lève, fais craquer mon dos et m'approche de Deen. Du coin de l'œil, j'observe Nerys qui semble réfléchir au meilleur moyen de le réveiller. Je me penche à l'oreille de l'endormi.

— Deen ! Réveille-toi ! dis-je assez fortement.

L'homme ouvre prestement les yeux, il semble confus dans un premier temps, puis il nous regarde tour à tour. Nerys coupe à son interrogation silencieuse.

— Il faut y aller Deen, Da...

Elle me regarde, puis poursuit. Je suppose qu'elle se ravise en ne prononçant pas son nom, mais c'est de Daez, le chef des rebelles, qu'elle parle. Je vais donc enfin connaître sa mission. Deen, lui, semble comprendre, car il se lève presque et la regarde encore une fois.

— J'ai quelque chose à faire, maintenant.

— D'accord, répondit-il simplement.

Nerys semble soulagée qu'il ne pose pas plus de questions en ma présence, moi, je présume juste qu'il n'a pas encore l'usage entier de son cerveau. La jeune femme nous conduit dans un endroit de la ville qui m'est totalement inconnu, ce qui, je dois bien l'avouer, n'est pas très difficile. On se retrouve derrière un bâtiment quelconque. Avant qu'un homme de corpulence moyenne et approchant la quarantaine ne se fasse voir. Il est debout et, à ses pieds, il y a beaucoup de sacs, qui ont l'air bien remplis. Nerys s'approche de lui, et avant qu'elle n'ait eu le temps de dire quoi que ce soit, l'homme l'interpelle vivement :

— La ponctualité est une chose appréciable, repassez donc prochainement, je suis sûr que nous pourrons nous arranger à nouveau pour votre petit business !

Ainsi, ils ont prévu de faire ceci régulièrement... Est-ce un trafiquant d'armes ? Non, cela me semble peu plausible. Il n'a pas vraiment la carrure, quoiqu'on ne sait jamais...

— Certainement, je vais y réfléchir, dit-elle d'une voix chaleureuse.

C'est étrange, il y a une certaine note de charme dans son discours, mais je peux clairement entendre que celui-ci est faussé. Cela qui me fait penser que l'homme se méprend sur les intentions de Nerys, et qu'elle n'a pas du tout l'intention de refaire des affaires avec cet homme. Je reste en retrait, observant discrètement la scène avec Deen. Nous lui accordons des regards encourageants pour lui transmettre un quelconque soutien. Tout dans l'homme qui se trouve devant moi montre qu'il pourrait vendre père et mère pour de l'argent.

— Ce serait très appréciable, dit-il encore en s'approchant d'elle et en parlant plus bas.

Oh, je n'aime pas ça du tout. Je jette un coup d'œil à Deen qui visiblement n'en mène pas large lui non plus. Super !

— Du travail m'attend, dit Nerys rapidement.

L'homme nous jette un rapide coup d'œil à son tour. Deen n'est pas ce qu'on pourrait appeler quelqu'un de costaud et moi, eh bien... Un homme comme lui a vite fait de juger une femme ! Il se rapproche encore de Nerys qui semble chercher une issue de secours.

— Je veux l'exclusivité, admet-il. Pour le bien de nos affaires.

Dans ses yeux, je peux voir qu'il ne parle pas que des « affaires », ou alors il considère Nerys comme un genre de bonus. Je m'avance près d'elle et passe gentiment un bras autour de sa taille. Elle se crispe quelque peu, mais semble se détendre aussitôt. L'homme est surpris, mais se reprend très vite quand je lui demande gentiment :

— Nous ne nous sommes pas présentés, Monsieur... ?

— Lecourtoy, mais appelez-moi Andrey, et à qui ai-je l'honneur ?

Nous nous serrons la main, puis je serre un peu plus que nécessaire.

— Oh, suis-je bête... Je suis Sky, dis-je avec un sourire. Et je suis comme qui dirait son exclusivité, si vous voyez ce que je veux dire.

Je peux presque voir les yeux de Nerys s'agrandir sous la surprise, mais heureusement l'homme est totalement concentré sur moi. Il semble choqué et contrarié, puis il retire sa main comme si elle était plongée dans l'acide.

— Au plaisir mesdemoiselles, dit-il sans dévoiler sa réelle irritation.

— Mais j'y compte bien, dis-je aimablement.

Monsieur Lecourtoy s'en va prestement, mais il est comme crispé. Nerys le regarde s'éloigner, puis après un merci sincère qu'elle m'accorde droit dans les yeux, elle s'affaire à attacher les sacs sur le dos du cheval en laissant sa colère apparaître sur les sangles. Je jette un coup d'œil à Deen qui semble gêné et hausse un sourcil en sa direction avant d'aider Nerys à accrocher les sacs. Je crois qu'il faut qu'elle fasse redescendre la pression. Après quelques minutes, sentant que sa colère ne s'amointrit pas, j'ose prendre doucement la parole.

— Nerys, tu vas bien ?

— Ça ira, me dit-elle sans s'étendre. Deen, tu devrais monter sur le cheval même si ton égo t'en empêche. On va à Paryum, annonce-t-elle en faisant profil bas pour prendre les rênes du cheval.

L'homme accepte son conseil et obtempère, bon gré mal gré, puis nous quittons l'impasse. Je ne sais pas si je dois tenter encore une approche ou simplement la laisser se remettre de ses émotions. Surtout qu'elle doit penser à ce qui se serait passé si elle n'avait été qu'avec Deen.

Après vingt bonnes minutes de marche, nous arrivons à l'extérieur de la ville. Le cavalier semble être assoupi sur le cheval tandis que Nerys paraît toujours contrariée par l'altercation de ce matin.

— Nerys, tu veux qu'on reprenne notre discussion d'hier soir ? Celle avant que tu t'endormes grâce au son mélodieux de ma voix, dis-je avec humour.

— Je ne me rappelle pas, désolée. T'as l'air plus bavarde depuis que tu as tes balles de pistolet, je vais finir par croire que tu es plus sympa quand tu es armée, lance-t-elle sans que je puisse définir son humeur.

Je rigole de bon cœur avant de lui tendre mon arme.

— Je n'ai pas besoin d'être armée pour être sympa. Dois-je te rappeler que c'est toi qui m'as pointée avec une arme ? Et puis, je sais me défendre sans cette arme.

Nerys me regarde moi, puis mon antique revolver, avant de m'interroger

— Un milliard de questions, hein ? Peut-être qu'on a le temps maintenant. Alors, où est-ce que tu as appris à te défendre comme ça ?

Je hausse un sourcil d'amusement.

— Je croyais que tu ne te souvenais plus ? Mes parents sont morts quand on était jeune, il a fallu que j'apprenne tôt à nous défendre, ma sœur et moi... Je l'ai appris à la dure.

Oh ça, tu peux le dire, des années et des années à crapahuter dans la boue, dans le sable et sur toute autre surface possible et inimaginable, avec des instructeurs qui te gueulent à la figure pour que tu sois la meilleure. C'était dur, mais il y a certainement pire. Je ne me plains pas.

— Il faut croire que cette partie m'est revenue, dit-elle avec une once de sourire. À la dure hein..., c'est quoi ton métier là-bas ?

— Alors, tu ne penses plus que je suis une simple voleuse ? Je suis coursière, répondis-je simplement. Et toi, alors ?

— On va peut-être arriver à un milliard si tu réponds à mes questions par d'autres.

Nerys reprend un pas de croisière et tire sur les rênes du cheval.

— Je ne suis rien, me dit-elle comme si elle le pensait sincèrement.

Je reste un moment silencieuse face à de tels mots, et surtout, face au ton qu'elle emploie.

\*\*\*

Nerys

Maintenant Sky sympathise avec moi comme si tout était devenu plus simple depuis qu'elle a fait le premier pas et qu'elle m'a aidée, si on peut appeler ça de l'aide. C'est la deuxième fois qu'elle se rapproche ainsi de moi et qu'elle use de subterfuges pour me faire passer pour ce que je ne suis pas.

— Nerys, tu n'es pas rien. Je ne sais pas ce que contiennent ces sacs, mais une chose est sûre, des gens comptent sur toi. Si tu n'étais rien, tu ne serais pas là, à marcher avec moi et Deen.

— Peut-être que tu te trompes, Sky. Ce sont les personnes qui ne sont pas significantes qui font le sale boulot, et crois-moi, je sais de quoi je parle, d'accord ? dis-je plus sèchement. Et puis, c'est quoi ce soudain élan de compassion ou je ne sais quoi ? Je n'en ai pas besoin.

Bon sang, Paryum est à plus d'un jour de marche, peut-être même deux, et je suis coincée avec elle et Deen qui ne font que me retarder. Sans compter que je n'ai pas trouvé la fille de Merya et que je n'ai aucune idée d'où elle se trouve. Si elle est retournée à Trantum, je ne pourrais rien faire, retourner à l'auberge serait se jeter dans la gueule du vers. D'ailleurs, Sky ne lève toujours pas assez les pieds lorsqu'elle se déplace. Elle poursuit la conversation.

— Parce que tu crois que je ne suis pas qu'un petit maillon dans la chaîne qu'est la vie ? De la compassion... Je ne fais pas preuve de compassion, mais de bon sens ! Chose dont tu sembles manquer ! T'aurais fait quoi ce matin avec cet abruti qui te voulait dans son lit ? Tu pensais vraiment que Deen allait t'aider ? Sérieusement ? Oh, puis tu sais quoi, mademoiselle j'ai-besoin-de-personne ? J'en ai marre, j'essaie d'être civilisée. Nous ne devrions plus parler jusqu'à la prochaine ville, puis je partirai de mon côté, comme ça, je ne t'embêterai plus ! déclare-t-elle visiblement énervée.

La prochaine maigre ville qui se trouve sur notre chemin n'est autre qu'un nouveau quartier perdu dans ce vaste désert. Elle n'a ni nom ni eau potable. Commercialement, elle n'a aucun intérêt, mais nous allons faire un détour pour y aller, car il va falloir décharger ce cheval de son poids, et si Sky veut y rester, que bon vent lui fasse !

— Je ne me serais certainement pas fait passer pour ce que je ne suis pas !

— Je t'ai aidée. En fait, c'est ça le problème ? Parce que je ne t'ai pas dit que je préférais les femmes ? Sérieusement ?

Mes yeux s'ouvrent rond, est-elle en train de me confesser son orientation sexuelle ou est-elle en train de mentir ? Bon sang, je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme elle. Peu importe d'où elle vient, elle est vraiment différente des gens qui habitent ici. Je jette un regard autour de nous. Il n'y a que du sable rouge à perte de vue et, ici et là, des plans de melon du désert dégarnis, même pas de quoi s'hydrater. Je fixe le sol devant nous où le vent souffle, laissant apparaître d'importantes crevasses.

— Arrête-toi, dis-je en me retournant vivement.

Le cheval est mal à l'aise, il s'interrompt lui aussi.

— Quoi ? lance-t-elle.

J'aperçois un mouvement dans le sable, je tiens fermement les rênes du cheval qui devrait être assez docile et habitué au problème pour ne pas se mettre à courir. J'ordonne à voix basse avec un signe de main :

— Tais-toi ! Chut !

Les yeux de Sky suivent le mouvement du sable et les ondulations qui s'y dessinent avec attention avant de saisir son arme.

— Oh non, me dis pas que c'est un de ces putains de vers dont tu parlais la dernière fois, dit-elle en murmurant.

Il n'y a qu'un comportement à adopter lorsque la situation se présente ainsi, il faut patienter et ne pas bouger. Les vers entendent, mais pas assez lorsqu'il y a du vent, car ils sont perturbés par ce qui les entoure. Je

m'approche de Sky jusqu'à être près de son oreille et lui murmure :

— Ton arme ne te servira à rien contre lui, il faut aussi savoir se servir de sa tête. Attendez ici et ne bougez surtout pas, je vais faire diversion.

Je plaque les rênes dans sa main en soutenant mes paroles d'un regard. Je m'éloigne lentement, à chaque nouveau souffle du vent, jusqu'à contourner l'animal dont je surveille la présence. À une quinzaine de mètres de là, je gravis une dune, non sans peine, et observe ce qui m'entoure. Toujours une immense mer de sable. Une chance inespérée que je saisis. J'attrape quelques pièces dans ma poche et m'apprête à les jeter de l'autre côté de la dune jusque dans la fosse d'un autre maillon de la chaîne alimentaire. Un puits de sable créé par cette même espèce de créature git là et semble en activité, puisque le sable s'engouffre à l'intérieur. Après avoir observé le cheval et échangé un regard avec Sky, je tape du pied sur le sol à plusieurs reprises. L'orientation du ver change, et il se présente dans ma direction, il prend de la vitesse, et alors qu'il s'enfonce sous la montagne de sable, je jette la poignée de pièce dans le puits jusqu'à l'attirer en son centre. À peine a-t-il traversé la dune que son corps grisâtre s'engouffre jusqu'à la gueule de son congénère qui ne devrait plus bouger avant plusieurs jours, au vu de la masse qu'il va ingurgiter.

Lorsque je reviens, je désigne du doigt la direction que nous prenons.

— Oh, tu viens de faire je ne sais pas quoi à ce ver, et c'est tout ? On fait comme si de rien n'était ?

— Soit on y va, soit je te laisse là pour avoir manqué de tous nous faire tuer.

— Pffff...

Elle marmonne des choses incompréhensibles.

— Je te suis, finit-elle par dire.

Après un instant, je souffle profondément et tente de me calmer, car la colère obture mon jugement. J'ai peut-être été un peu dure avec elle.

— C'était un ver, dis-je pour avoir son attention. Quand tu te déplaces dans le désert, tu dois être plus léger que le vent, et le mieux encore, c'est de le

suivre. Ces créatures sont imposantes, mais pas très malignes. Elles ne voient rien, seules les vibrations peuvent les attirer, et dans ce désert, le vent les atténue. Excuse-moi de t'avoir accusée, je sais que je ne suis pas tendre avec toi et que je ne te ménage pas, mais je ne sais pas faire autrement, pas dans l'immédiat en tout cas.

Pas tant que cette appréhension me guette, pensé-je pour moi-même.

— Je ne suis pas habituée à marcher, à être plus silencieuse que le vent. Chez moi, sur ma planète, c'est la vitesse qui compte, pas le bruit. Je ferai plus attention, dit-elle simplement.

— Tu as besoin de faire une pause ?

— Non, ça va, j'ai juste une légère douleur dans le dos. C'est rien, ça doit être un nerf qui est bloqué, répond-elle, le ton neutre.

Je m'arrête un instant et lui demande où se trouve sa douleur.

— Une simple contracture juste ici.

Elle me montre l'endroit exact sur son dos. J'observe sa colonne et lui propose de l'aider sans promesse de réussite.

— T'es sûre que mettre tes mains sur moi ne te gêne pas ? demande-t-elle, curieuse.

— La provocation, c'est un trait de ton caractère ? Tourne-toi, avant que je ne change d'avis.

Je l'entends rigoler, mais elle se tourne quand même et soulève son haut.

— Peut-être bien. Et toi, c'est d'être sur la défensive, non ?

Je l'amène à s'allonger au sol, puis je lui fais croiser son bras gauche sur son épaule droite et je relève l'une de ses jambes jusqu'à s'appuyer fortement contre sa poitrine avant d'y ajouter mon poids. Un craquement se fait entendre et je me relève aussitôt en lui tendant la main. Elle s'époussète et remue ses épaules comme pour constater ou non une amélioration.

— Peut-être bien, cela dit, ça me vaut moins de problèmes, finis-je par lui

répondre.

— Merci, t'as des doigts de fée. Ouais, mais c'est moins drôle, enchaîne-t-elle avec un grand sourire.

— On va bientôt arriver dans un petit quartier perdu dans ce désert, rien d'autre qu'un nouveau bidonville, mais nous y ferons une halte.

— Très bien, c'est toi le chef de toute façon.

Nous reprenons notre marche sans plus d'encombre et parvenons au lieu-dit après une vingtaine de minutes. Le cheval se trouve une place à l'ombre sous un arbre mort affublé de planches récupérées et martelées sur son tronc jusqu'à former un toit. Plusieurs personnes sont déjà en train de nous observer et de venir à notre rencontre.

— Attendez-moi ici, dis-je après avoir ouvert l'un des sacs pour saisir une rame de feuillets.

— En fait, tu aimes ça, hein, me donner des ordres ? dit-elle en rigolant.

— La provocation te perdra, dis-je en lui tournant le dos pour m'entretenir avec ces personnes et leur distribuer des feuillets.

Une demi-heure plus tard, tous ont des feuillets, et je donne les lieux de rencontre que m'a communiqués Daez avant mon départ. Bien sûr, il ne s'agit pas des bases qui sont en train de se constituer, mais de véritables lieux de rencontre loin des habitations, pour assurer la survie du projet de retournement du pouvoir.

— Tu crois à tout ce qu'il y a d'écrit sur ce tract ? me demande Sky alors que je reviens.

— Pas toi ?

— Je ne sais pas... Mais j'ai entendu parler de la planète neuf qui s'est rebellée. Elle a été anéantie. Cela se passe vraiment comme ça, ici ? La famine, les enfants qui meurent, l'exploitation des ressources au détriment de la Nation, le non-respect des accords ? ajoute-t-elle, curieuse.

— Viens avec moi, dis-je en attachant les rênes sur une branche sèche qui

ressort du tronc du palmier.

Je l'entraîne à ma suite tout près du bidonville.

— Tu vois ce tableau ? Ces gens qui vivent à même le sol avec parfois même pas de couverture ni de toit parce que les tempêtes de sable ont tout emporté ?

Je fais une pause tandis qu'elle observe.

— Est-ce que tu vois une source d'eau potable ? Est-ce que tu vois de la nourriture ?

Sky garde le silence tandis que je poursuis lentement, prononçant chacun de mes mots avec engagement sous le regard d'individus complètement meurtris par la vie dans ce désert.

— Est-ce que ces gens ont l'air heureux de travailler pour le Groupe Agricole Stellaire ? Parce que là, tu es exactement sur l'une de leurs parcelles, celle pour laquelle ils distribuaient des prospectus il y a encore dix ans. Tu as bien dû les voir au moins une fois, la promesse de jours heureux, d'un cadre de vie agréable et d'un partage équitable des récoltes.

\*\*\*

Skylan

Évidemment, si l'on se fie à ces tracts et au malheur des gens, on peut faire croire n'importe quoi aux habitants. Tout au long de l'histoire, on a vu des événements se passer et être interprétés d'une façon totalement différente selon la personne qui nous raconte l'histoire. C'est toujours comme ça, si l'on interroge les gens de la planète neuf, ils diront certainement que l'armée réglementaire les a brimés, les a fait souffrir. Pourtant, je sais ce qu'il en était pour avoir été sur le front. Cette planète était paisible jusqu'à ce que leur chef, leur homme de confiance, commence à en vouloir plus ! Comme il savait qu'il ne pouvait pas rouler l'armée, il a juste dit que nous avions augmenté les rendements en leur en demandant toujours plus. En

contrepartie, leur chef avait instauré un vaste marché noir. En quelques mois, il est devenu extrêmement riche, et quand le peuple a commencé à se révolter contre la Terre, leur chef s'est cru plus puissant que la mère patrie. Il a donc exacerbé la révolte de son peuple, les menant à une perte certaine. Tout ça à cause de l'égoïsme d'une seule personne. Il est bien facile de rendre responsable une autre personne, de nous faire passer pour les méchants de service. Pourtant, pour nous aussi c'est dur sur Terre, des milliers de personnes s'entassent dans des bâtiments, il n'y a plus de place pour les cultures. Par chez nous aussi la famine fait rage, ce n'est pas pour autant que nous allons nous mettre en guerre contre nos propres colonies. Surtout quand on sait que ces colons, c'est notre peuple. Ils ont simplement eu la chance de quitter la terre pour refaire leur vie ailleurs. Là où ils peuvent respirer l'air pur, simplement se poser dehors et regarder les étoiles. Alors oui, il y a certainement des inconvénients, mais ils ne sont pas non plus des plus mal lotis. S'ils pensent que sur Terre c'est le paradis, ils se trompent.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de gardes si c'est un Groupe Agricole Stellaire ?

— Ça fait longtemps qu'ils ont déserté, ils passent occasionnellement pour voir si tout le monde est bien là. Ils n'amènent même pas les sacs de vivres, ces pauvres gens doivent parcourir des kilomètres pour aller travailler depuis qu'ils ont déplacé le centre artificiel à cause des pertes humaines à cette saison. Les vers ont besoin de se nourrir, ce n'est pas bon pour le business. Beaucoup attendent l'ouverture des nouvelles parcelles de vie, mais peu de ressources sont acheminées jusqu'ici, donc, voilà...

En voilà encore une incohérence, je connais tous les protocoles de l'armée. S'ils ont déserté, ils ont dû offrir au chef de la coopérative de transférer toutes les personnes sur les nouvelles terres agricoles, et si effectivement des gens passent, c'est pour des affaires sociales et les paysans qui ont refusé l'aide pour le déménagement. Ils ne sont pas obligés de les aider une fois la coopérative transférée. Parfois, des gens, s'ils ont habité ces terres depuis plusieurs années, refusent d'abandonner leur foyer, et là, nous ne pouvons pas les forcer à partir. Nous ne sommes pas cruels, contrairement à ce que tout le monde pense ici. La Terre a créé un fonds spécial d'aide, mais

c'est du bénévolat, et très peu de soldats se permettent de le faire, préférant travailler des heures supplémentaires pour leur famille restée sur terre. Tout le monde a besoin de manger.

Je demande, curieuse :

— Je comprends, comment en connais-tu autant sur les activités des soldats ? Tes parents étaient des colons agricoles ?

— J'ai grandi ici et là.

Je comprends à l'intonation de son « là » qu'il est probable qu'elle ait vécu sur cette parcelle. Donc si je fais les calculs, elle a dû vivre les heures fastes de la colonie et n'était encore qu'une enfant quand tout a commencé à aller mal. Ses parents ont dû lui dire que l'armée fermait tout et que c'était de leur faute s'il y avait moins de travail. Classique. Nerys semble perdue dans ses souvenirs, pourtant quelque chose cloche dans son discours. Elle a une telle haine en elle, je me demande ce qui a bien pu se passer.

— Tu as eu des problèmes avec l'armée ? finis-je par demander.

— Moi ? dit-elle presque innocemment. Non, du moins pas encore. Et toi, alors ? Tu as l'air de connaître leur fonctionnement sur les exploitations.

Elle a une âme de rebelle, de contestataire, c'est le genre de personne qui n'aime pas les règles établies, toujours à vouloir défier l'ordre. Je hausse les épaules et écarte les mains, paumes vers le ciel.

— Je me suis fait arrêter pour vol, les soldats m'ont interrogée, me laissant quelques souvenirs au passage, dis-je en montrant ma tempe. Les soldats fonctionnent partout de la même façon, ils ont des règles pour toutes choses et toutes actions.

— Ça a l'air assez dangereux d'être coursier, laisse-t-elle planer avec amusement.

Je hausse les sourcils, amusée par ses réactions.

— Pas plus que...

Je me penche à son oreille et finis ma phrase en murmurant :

— ... ce que tu fais toi, finis-je.

Cette fois, je l'observe avec un sourire malicieux.

— Arrête de faire ça, tu veux ? me lance-t-elle en éloignant sa tête avec contrariété.

Sans que je puisse me contrôler, j'explose de rire, sa façon de réagir est tellement rafraichissante. Cela m'amuse beaucoup de la mettre mal à l'aise.

— Que j'arrête de faire quoi ? Te répondre honnêtement ou te faire rougir ?

Elle baisse la tête, visiblement gênée.

— On a un long chemin à faire, on devrait y aller, ajoute-t-elle sans recroiser mon regard.

Nous reprenons notre route sans plus aucun échange de la part de Nerys. Peut-être devrais-je m'excuser ? Deen ne fait que somnoler tout le long du périple, il est vraiment loin d'être remis sur pied. Après plusieurs heures de marche intensive, je finis par briser le silence.

— Je suis désolée de te mettre mal à l'aise sans arrêt.

Je précise, assez lentement pour qu'elle seule entende :

— C'est juste ma manière de me venger, parce que tu n'as pas répondu à la question d'avant le ver.

— Quelque chose me dit que même avec une réponse tu n'arrêteras pas de faire ça.

Cette fois-ci, je marche aussi silencieusement que je le peux. Je fais mine de réfléchir quelques instants, laissant opérer le silence avant de reprendre.

— Peut-être pas... Mais je pourrais le faire beaucoup moins.

— Bien, alors commence par le faire moins, car je ne suis pas comme toi, me dit-elle. Et puis, qu'est-ce que tu attends de moi, c'est vrai, tu es sans cesse en train de sympathiser avec moi, tu fais des trucs « sympas » pour m'aider, alors que c'est Deen qui t'a promis de retrouver ta sœur, pas moi.

Sa voix se veut neutre, je ressens toute la contenance qu'elle s'efforce de laisser paraître.

— Oh, alors en fait, si je résume, tu es comme ça avec moi parce que je suis différente de toi et que je suis sympa. Tu en conclus alors que j'attends forcément quelque chose de toi parce que... Je ne peux pas juste être sympa. C'est ça ?

Cette fille est vraiment bizarre. Bon, bien sûr je ne suis pas sympa comme ça pour rien, mais parfois quand je lui parle je ne pense pas à la mission, non, d'ailleurs pour être exacte je ne fais quasiment rien pour la mission. C'est vrai, pourquoi l'aidé-je ? Tout compte fait, c'est peut-être moi qui ai un problème.

— Je suis sur la défensive, hein ? constate-t-elle.

— Ouais, sacrément, c'est comme si tu avais une espèce de carapace énorme qui te protégeait. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu aurais besoin de te protéger de moi. J'ai rien fait pour que tu sois comme ça avec moi, à part, peut-être, avoir sauvé Deen de la prison, dis-je doucement.

— On ne sait jamais pourquoi on se protège des gens, mais on est souvent trop insouciant, alors on laisse tomber, on fait confiance, jusqu'à ce qu'il soit trop tard et que l'on regrette de ne pas avoir été plus méfiant.

Elle a vraiment dû souffrir pour avoir un tel raisonnement, une telle façon de penser. En même temps, qui suis-je pour argumenter, lui montrer que non, ce n'est pas vrai pour la plupart des gens ? Ce serait débile, surtout que finalement, si j'arrive à briser ses défenses, quand j'aurai terminé ma mission, et qu'elle connaîtra la vérité, elle me fera encore moins confiance qu'elle ne le fait déjà. Je ne devrais pas jouer sur sa corde sensible et la laisser tranquille, je le sais, les missions d'infiltration sont les plus dures. C'est bien connu. Nous nous impliquons émotionnellement, et même si nous ne le voulons pas, on finit par s'attacher aux personnes qu'on espionne. Tout simplement parce que ma mission est de démanteler le réseau des rebelles et qu'elle en fait partie. Pourtant, malgré toutes ces règles et mon savoir, il y a quelque chose qui fait que je m'intéresse à cette fille, comme si... Je ne sais pas, mais elle me fascine. Jamais encore je n'avais

rencontré quelqu'un comme elle, en même temps si déterminée et pourtant si fragile, si sûre de ses convictions et pourtant si incertaine. Évidemment, je ne devrais pas continuer sur cette voie, pourtant, c'est ce que je m'appête à faire.

— Tu as sans doute raison, alors laissons passer le temps pour que tu puisses juger toi-même. De toute façon qu'importent mes paroles, je préfère que tu te fasses ta propre opinion, finis-je par dire.

— C'est ce que je comptais faire, avoue-t-elle en imposant toujours sa distance de sécurité.

— Ça, je n'en doute pas ! Mais en attendant, je suis à peu près sûre que tu as encore des questions, dis-je innocemment.

Au moins, la faire parler peut toujours faire passer le temps plus sympathiquement.

— Tu as encore de l'eau ? me demande-t-elle.

Je fouille dans mon sac et lui tends la gourde qu'elle prend avec une hésitation certaine, puis finit par boire une longue rasade. Machinalement, je replace la gourde dans mon sac. Nerys tient toujours les rênes du cheval. Quant à Deen, il est fidèle à lui-même. Décidément, ce n'est vraiment pas un homme de terrain, je ne sais pas quel est l'imbécile qui lui a confié une escouade au Fort, mais il est certain qu'il n'avait pas d'autres choix. Je ne me risque pas à lui poser d'autres questions, je me heurterais certainement à un mur haut comme trois immeubles. Je sens que la jeune femme s'est refermée sur elle-même après cette brève interaction.

\*\*\*

Nerys

À la nuit tombée, seul un des quatre sacs est vide. Deen a l'air vraiment mal en point, je crois qu'il vaudrait mieux le laisser quelque part à l'abri en attendant qu'il se remette. D'un autre côté, si je ne l'emmène pas, ce sera

un homme en moins pour notre œuvre, et nous avons besoin de tout le monde pour divulguer les informations sur la planète.

Nous avons traversé deux nouveaux quartiers Stellaire sans aucun encombre, et comme lors de la première distribution, beaucoup se sont montrés sensibles à une révolte. J'espère simplement que beaucoup se présenteront aux endroits indiqués pour rejoindre les rebelles. Un nouveau problème s'impose cependant, car il va falloir des espaces toujours plus grands et toujours plus de nourriture ainsi que des armes pour tous ces militants. J'espère que Daez a déjà mis en place certaines de ces choses. Je reprends les rênes du cheval que j'avais confié à Sky.

— On va se reposer à l'écart.

La fatigue me gagne, je sens mes membres arriver à leurs limites, mais comme on me l'a souvent répété, la seule limite de notre corps se situe dans notre tête. Sky est silencieuse, elle a l'air d'être touchée par la situation des gens que nous croisons, mais n'en dit rien. Parfois, je me demande à quoi elle peut bien penser, car une chose est sûre, elle pense. Je vois son regard se poser sur le vaste paysage, errant ici et là avant de nous observer Deen et moi. Quand on ne pense à rien, du moins rien de très important, on n'a pas de peine à regarder vers l'avant lorsque l'on se déplace sur de longues distances. Peut-être aussi que Sky est enfin fatiguée et qu'elle a décidé d'économiser ses ressources.

La Guilde Marchande m'a appris, en plus du commerce, la communication, la réserve et la négociation, mais pour en arriver à ce stade, il faut d'abord apprendre à trouver les ressources marchandes. En fonction de l'âge, des groupes étaient composés et prenaient un rythme de vie nomade. Au moins deux instructeurs expérimentés les accompagnaient. En théorie, si vous êtes un enfant de classe moyenne et que vous payez l'école pour obtenir un enseignement, alors vous pouvez choisir une spécificité dès votre arrivée. Si vous avez davantage de moyens, vous pouvez même vous passer d'aller sur le terrain pour recevoir une instruction diplômante qui vous servira à tenir un fonds de commerce. Bien sûr, ce n'est pas pour les orphelins recueillis. Les orphelins, eux, apprennent par le travail et le fruit de leurs recherches sert à payer leur dû et à conserver le fonds monétaire de la Guilde. Avant

qu'ils ne me trouvent, je vivais auprès d'un groupe de voleurs très organisés qui faisaient passer leur groupe pour une Guilde. Officiellement, elle n'existe pas, mais officieusement, c'est la Guilde que les familles les plus démunies choisissent pour leurs enfants, car il n'y a aucune condition d'entrée, tous peuvent devenir voleurs et gagner de l'argent dès le premier jour. Certes, cela ne se passe pas ainsi, et huit vols sur dix sont saisis par la Guilde qui est itinérante et pas très appréciée dans les grandes villes. Cela dit, ma situation à cette période était plutôt confortable, un peu houleuse certes, mais je ne manquais de rien.

Lorsque Zelus, le chef en second de la Guilde des Voleurs, s'est fait attraper, c'est près du tiers de la Guilde qui a été divisé et réduit aux travaux forcés à Jartum. Une ville avec laquelle je tiens mes distances à présent. J'en ai bavé pour chasser les instincts de voleuse peu scrupuleuse que je pensais être devenue ma condition et j'ai travaillé dur auprès des Marchands pour me faire une place honnête et tenter de redevenir quelqu'un de respectable, mais ces enseignements ont un prix. J'ai remboursé ma dette et racheté ma liberté il y a quelques mois. Rien ne me semble jamais assez acquis, c'est aussi ce qui m'a poussée à quitter l'auberge ainsi que la vie sûre que m'offrait tante Merya. Si seulement je ne l'avais pas attirée dans mon sillage par la même occasion...

— Allons par ici, à cinq cents mètres environ, il y a un abri de fortune. Nous pourrions au moins nous protéger du vent.

— Très bien. Je me demande vraiment si Deen est l'homme qu'il te faut. Il n'a pas arrêté de pioncer. Comment un humain peut-il dormir autant ? dit-elle dans un murmure.

— Il a peut-être attrapé un parasite, ou alors il est véritablement épuisé. Il est travailleur pour le Poste Télégramme de Trantum, je ne crois pas qu'il sache tenir un râteau ou une cisaille, mais il a le courage d'agir pour ses convictions.

— Je ne dis pas le contraire, mais je ne pense pas qu'il soit taillé pour de grandes missions où il faut agir, se battre ou encore même tuer. Je le verrais plus dans un rôle de logistique... de coordination. Enfin, je dis ça, mais je dis rien, dit-elle doucement.

— Nous n'avons pas l'intention de tuer qui que ce soit, dis-je sur le même ton alors que nous arrivons à l'abri.

Une ancienne oasis ensevelie sous le sable laisse le sommet de palmiers secs apparaître à la surface. Dans le désert, ces arbres, même morts, sont toujours rapidement mis à contribution. La preuve en est avec cet abri qui sert à tous les nomades de passage qui participent à l'entretien de l'édifice en fonction de leurs moyens. Sky me demande :

— Vous êtes de drôles de rebelles, des rebelles pacifistes, c'est ça ?

— On tient à ne tuer personne, mais si ce devait être le cas, je n'hésiterais pas, dis-je en la regardant dans les yeux.

Bien, un nouveau mensonge à mon compteur, mais je tiens à rester maître de la situation, surtout face à elle. Je passe sous l'abri et saisis le feuillet de papier ainsi que le crayon attaché pour voir les derniers passages.

— Donc tu n'as, pour l'instant, jamais tué personne ? se renseigne Sky.

— Non, pas encore.

Je griffonne partiellement la position où nous avons croisé les vers souterrains pour avertir les autres, puis je regarde les dernières notes. Il n'y a rien d'inhabituel, seulement des mots d'encouragement laissés par les derniers à s'être arrêtés ici.

— Pas encore... Parce que tu penses que prendre une vie c'est simple ? Que c'est juste comme d'appuyer sur un bouton marche/arrêt ?

— Vous agissez comme des poules sans tête, les filles, nous lance Deen d'une voix éraillée.

Je me tourne dans sa direction. Il est en train de descendre du cheval et de faire quelques pas avant de se laisser tomber sur les genoux pour s'asseoir sous l'abri.

— T'as l'air d'en savoir quelque chose, dis-je en m'approchant assez d'elle pour que Deen n'entende pas.

Puis, comme si une révélation m'avait frappée, je constate que je suis plus

près d'elle que je devrais, étant donné son orientation et ses petites remarques malsaines. Je recule d'un pas. Perdue dans ses pensées, Sky n'intervient pas et répond d'un ton neutre :

— Quand tu tues quelqu'un... Au premier abord, tu te dis, c'est lui ou toi. Alors tu agis par instinct, tu le fais c'est tout, sans t'en rendre compte. Mais c'est plus tard, quand tout redevient calme, que cette scène se repasse en boucle dans ta tête, tu as pris une vie.

Vérifiant que le cheval est bien attaché et qu'il goûte à un repos mérité, je finis par placer des tracts dans l'abri et prendre un bout de pain précédemment acheté. Je laisse Sky seule avec elle-même un instant avant de m'installer par terre, dos contre l'abri, pour me protéger du vent et profiter de la vue que nous offre le ciel. Après un moment, je l'invite à s'asseoir et je lui demande si elle a faim.

— Oui, un peu, répond-elle.

— Profites-en alors, il est encore frais.

Elle me regarde, hésitante, puis saisit le morceau de pain que je lui offre.

— On retrouvera ta sœur, lui dis-je comme maigre consolation après son aveu.

— Ma sœur est forte et beaucoup plus sociable que moi. Je suis sûre que tu t'entendrais à merveille avec elle, dit-elle presque enjouée.

J'avoue, avant de prendre une nouvelle bouchée :

— Je ne te déteste pas.

— Ah bon... Bon, mais parle-moi un peu de toi, c'est vrai quoi tu connais presque toute ma vie, mais je ne connais rien de cette mystérieuse Nerys.

Je la regarde un instant, me demandant si je peux lui confier quelque chose ou si je vais encore mentir pour me protéger.

— Bien, je travaillais dans le commerce avant de m'engager pour ça, dis-je en désignant le cheval et les tracts.

— D'accord, t'as toujours voulu travailler dans le commerce ?

— Pas vraiment, je voulais travailler là.

Désignant le ciel étoilé du doigt, je m'explique :

— L'AITV & cie. C'est pour eux que j'aimerais travailler.

— Pourquoi tu ne le fais pas ? demande-t-elle, surprise.

— J'ai dépensé tout ce que j'avais pour quelque chose de plus précieux que ça, et vu ce qu'il se passe ici maintenant, repris-je, je suis loin de pouvoir envisager de me présenter à leurs portes. Il faudrait un miracle...

— Tu sais qu'ils ont des bourses d'études, il y a toujours un moyen, il suffit de se renseigner, dit-elle sérieusement.

— Je te remercie, j'y penserai, dis-je sans conviction.

— Tu ne dois pas abandonner ton rêve, me dit Sky.

Ne tenant plus en place et me sentant démunie, je me lève pour retrouver de la contenance.

— À quoi bon rêver, Sky ? Un vaisseau de l'armée est déjà arrivé sur la planète, il doit déjà y en avoir d'autres en chemin, s'ils ne sont pas déjà sur nos traces, tu crois vraiment que j'ai une chance de m'en sortir ? Tu devrais retourner à un Fort et demander à ton ambassade de te mettre en sécurité, dis-je sincèrement.

— Rêver c'est important, avoir de l'espoir est important. À quoi bon faire tout ça si tu n'as pas d'espoir ? C'est bien pour ça que vous vous battez, non ?

— Ils se battent pour retrouver leur planète, moi, je fais simplement ce qui me semble juste et bon pour me sentir en paix. Je n'ai pas besoin de rêve ni d'espoir pour ça.

Je retiens mes larmes avec difficulté, puis tourne le dos à Sky. Jamais auparavant je n'avais exprimé ces phrases que je me suis si souvent répétées.



dières, elle a immédiatement convoqué les trois Lieutenants des pelotons soi-disant concernés. Je dois dire que son idée de les envoyer pour une marche forcée d'environ cinquante kilomètres avec un paquetage réduit, c'est vraiment diabolique. Mais bon, au moins on sera débarrassés de plus de la moitié des hommes du Fort et ça, c'est bon pour nous.

Je rejoins, pour ma part, Nerys et ma troupe, car le Capitaine Restry est vraiment de très mauvaise humeur. Il ne reste plus qu'une heure avant le grand débarquement. Au camp, les soldats présents sont les moins forts, mais quand même, la partie n'est pas gagnée, car il reste la Capitaine Restry et certains très bons Lieutenants, ainsi que des soldats de qualité. Il ne faut pas oublier que quand quelqu'un se bat pour sa vie, il est toujours meilleur qu'à l'entraînement.

Je laisse Nerys aux commandes, car il m'est plus facile de faire comme si je la testais, elle, que de réellement entraîner les hommes. En plus, en lui faisant faire ça, peut-être que ça l'aidera à penser à autre chose qu'à l'assaut imminent. Une montée d'adrénaline, commune à ce que je ressens avant une mission importante, se fait ressentir. Il est bientôt temps, il faudrait que Nerys foute le camp d'ici. D'un coup, une sirène d'alarme retentit au loin, des hurlements se font entendre dans les haut-parleurs de la base.

— Vaisseaux ennemis à l'approche, tous aux postes de combat !

Je sais à qui appartient cette voix : le capitaine Restry. Elle semble encore plus en colère que quand je lui ai appris ce véritable faux mensonge.

— Lieutenant Sinead au rapport dans mon bureau, immédiatement, crie-t-elle encore.

Soudain, le regard de Nerys se mêle au mien, je vois clairement la peur dans ses yeux. Rien n'est joué, peut-être que Restry ne m'a pas démasquée et qu'elle me demande juste de la protéger ou quelque chose du même genre. En tout cas, une chose est sûre, si je n'y vais pas, on risque notre peau. Je m'avance vers Nerys rapidement.

— Ne discute pas mes ordres ! l'avertis-je.

Je vois qu'elle lutte contre son envie de me dire ce qu'elle en pense, mais elle consent néanmoins à faire ce que je dis.

— Je vais aller voir ce qu'elle me veut, toi, tu vas te planquer. Tu n'as qu'à aller avec ton partenaire d'entraînement. Surtout, ne tire sur personne ! Personne, tu m'entends ? Ni ennemis ni des soldats. Tout va bien se passer. N'oublie surtout pas ce que je t'ai dit ! dis-je rapidement.

Il y a tellement de choses que j'ai envie de lui dire à cet instant, mais aucune parole ne franchit mes lèvres. Il ne faut pas qu'elle voie que je suis aussi terrorisée qu'elle. Pour donner plus de poids à mes paroles, je lui souris avec sincérité, gravant en moi son visage avant de lui tourner le dos.

Rapidement, je me mets à courir jusqu'au bureau du Capitaine Restry. À peine suis-je arrivée que la porte s'ouvre à la volée. La femme devant moi a perdu de sa superbe, elle semble folle de rage et effrayée en même temps.

— Sinead, vous voilà enfin ! dit-elle avec soulagement.

Je pourrais presque être surprise, mais je ne le montre pas. Pourquoi diable m'a-t-elle demandée à son bureau ? Avec curiosité, je lui demande :

— Que se passe-t-il, Capitaine ?

Évidemment, je sais ce qu'elle a, mais mieux vaut ne pas griller ma couverture tout de suite.

— L'armée nous attaque, il faut que vous m'aidiez ! Il y a ma frégate personnelle cachée dans une grotte à quelques kilomètres. J'ai reçu un message de l'Ambassadeur, nous passerons le prendre et nous disparaîtrons, dit-elle rapidement.

Elle s'agite dans tous les sens, attrapant plein de papiers et les fourrant rapidement dans une valise diplomatique réglementaire. Puis, elle fait un tour d'horizon et paraît satisfaite. Elle fait demi-tour et se place devant moi. Je n'ai pas bougé d'un millimètre, je suis toujours à me demander si je dois l'arrêter maintenant ou s'il vaut mieux que l'Ambassadeur soit avec nous. Restry me regarde droit dans les yeux avec une lueur indescriptible.

— Tu as un excellent potentiel, Sinead, suis-moi et tu seras plus riche que tu ne l’auras jamais été. L’ambassadeur a d’excellents contacts, dans toute la galaxie, on se remettra vite sur pied, me dit-elle dans la confidence.

Il ne me faut pas moins d’une seconde pour me décider. Si cet acte de trahison a des partisans sur d’autres planètes, il faut les démasquer, ou en tout cas faire tomber l’Ambassadeur pour qu’il crache ses sources.

— Je vous suis, Madame, dis-je rapidement.

\*\*\*

Nerys

Des sirènes d’alarme ne tardent pas à se faire entendre une nouvelle fois, et les soldats quittent leur campement à la file indienne, ici et là, au pas de course. Il est temps de trouver un abri rapidement. Dans le ciel, un vrombissement siffle à son tour, et au loin, déjà, des soldats de la garnison terrestre arrivent en aboyant des ordres et en pointant leurs armes sur tout ce qui bouge, moi y compris.

— Tonnerre, tonnerre, dis-je alors que l’un d’eux s’approche assez de moi.

Il me saisit par le bras et parle à voix haute dans son micro.

— La civile est interceptée centre-est. Je répète, la civile est interceptée, rendez-vous au point d’extraction Omega.

La visière du soldat est opaque, je ne vois pas sa tête, mais je lui demande quand même rapidement :

— Extraction ?

— Par ici, dit-il de sa voix monocorde en me maintenant contre lui de son bras.

— Il faut trouver Sky, je l’ai vue partir par là, dis-je en indiquant le bureau du Capitaine.

— Lieutenant aperçu dans le bâtiment administratif.

Le soldat nous entraîne déjà à l'extérieur de la base entre divers échanges de tirs. Je suis les ordres, l'estomac noué en repensant aux paroles de Sky. Pourvu qu'elle ne se mette pas en danger outre mesure.

Une navette de transport est stationnée à moins de cinq cents mètres de là. D'autres soldats me prennent par les bras et me forcent à les suivre jusqu'à ce que je sois installée dans le véhicule. Il se met aussitôt en marche, malgré mes supplications pour qu'ils me laissent sortir de là.

— Veuillez vous calmer, je vous prie.

Le soldat face à moi ôte son casque, et je découvre une femme borgne qui saisit sa plaque militaire avant de me la présenter.

— Capitaine Pomona, je suis chargée de la mission d'extraction. Tout va bien se passer, me dit-elle.

— Est-ce que vous avez retrouvé Sky ?

— Installez-vous ici et laissez nous faire notre travail. Vous aurez toutes vos réponses en temps voulu.

Elle referme la porte sur son passage après m'avoir fait entrer dans une petite salle de repos. Chaque minute qui passe m'éloigne un peu plus de la base militaire où se trouve peut-être encore Sky. Le silence qui règne ici est pesant, je ne peux me résigner à m'asseoir et tente finalement d'ouvrir la porte en vain. En frappant du poing sur le métal, je crie :

— Laissez-moi sortir !

Après quelques minutes de trajet à haute vitesse, la navette de transport cesse de circuler, et j'entends la forte dépressurisation du sas d'entrée se détendre.

— Ouvrez cette porte ! Ouvrez cette porte ! dis-je encore à tue-tête avant de frapper contre les parois de la petite pièce.

Les minutes me semblent des heures, elles sont interminablement longues. Jamais je n'ai mesuré le temps de cette façon. Je suis assise et bouillonne de

colère et de crainte quand un cliquetis témoigne de l'ouverture de la porte. Sans perdre de temps, je me relève et fais face à l'homme qui se tient devant moi dans son costume conforme tâché de poussière.

— Nerys ? demande-t-il.

Je hoche la tête, et il referme la porte sur son passage en m'invitant à m'asseoir.

— Doug Milner, se présente-t-il.

— C'est avec vous que Sky a été en contact, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

— L'avez-vous retrouvée ? Est-ce qu'elle va bien ?

— Peut-on prendre un siège ?

Je n'aime pas du tout cette idée néanmoins, je collabore, dans l'espoir qu'il va me livrer un maximum d'informations.

— Tout d'abord, grâce à l'intervention du Lieutenant Sinead, le Capitaine et l'Ambassadeur de la base sont sous les verrous et prêts à être jugés pour crime contre la Nation. Vous serez conviée à la cérémonie de l'Avènement de la Liberté de votre planète pour votre acte de bravoure et de résistance. Votre planète est désormais libre de ses oppresseurs.

Lieutenant Sinead, c'est donc là le véritable titre de Sky ?

— Comment va le Lieutenant ?

Son visage sympathique prend un air grave, et il plonge ses yeux dans les miens.

— Durant la mission finale du Lieutenant, de sérieuses complications sont survenues. Elle a été grièvement blessée durant l'exercice de ses fonctions. Son état est critique, et nous ne savons pas si elle va s'en sortir.

J'encaisse durement la nouvelle et me renseigne :

— Pourrais-je la voir ?

— Nous ne pouvons accéder à votre requête, car elle est déjà en route pour le grand centre de soins de l'armée, qui lui offrira les meilleurs soins.

— Vous devez m'emmener là-bas. Je vous en prie.

Les larmes que je retiens roulent sur mes joues lorsqu'il me répond :

— Seuls la famille et le personnel militaire y sont autorisés, et vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Nous vous recontacterons ultérieurement pour prendre votre déposition s'il s'avère que cela est nécessaire, mais, avec les éléments de votre collaboration, je doute que cela soit le cas. Si vous voulez bien me donner votre adresse, nous allons vous reconduire chez vous, Mademoiselle.

— Vous ne pouvez pas faire ça, je dois la voir, s'il vous plaît, dis-je presque anéantie.

— Je suis navré, dit-il sur un ton plutôt sincère. Où habitez-vous ?

Aucun mot ne peut plus sortir de ma bouche au point que Milner renouvelle patiemment sa demande. Mon domicile est là où se trouve Sky, elle est ma seule maison. Des flots de larmes toujours plus importants sont libérés par mes yeux, et je revois chacun des instants passés avec elle.

— Vous trouverez Daez au Pic de l'Œil, vos hommes sont en sécurité, mais l'on compte un blessé. Un ami de Dru, si c'est là son véritable prénom.

Je me lève péniblement, me demandant où je vais pouvoir aller lorsque Doug Milner se lève à son tour et pose une main sur mon épaule.

— Je suis désolé, dit-il alors que je dégage sa main de mon épaule.

— Pas autant que moi.

— Où souhaitez-vous que l'on vous dépose ?

— Je n'ai besoin de rien. Merci.